

Édition Touristique

Province

e

Brabant

S.B.L.

RUE SAINT-JEAN

RUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 15 F

ABONNEMENT : 100 F

ÉTRANGER : 120 F

C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Elisabeth, reine de l'Yser, Reine-infirmière, par *Alex Volont* p. 1
- Arthur Haulot, président de l'U.I.O.O.T., par *M.-A. Duwoerts* p. 15
- La vie quotidienne à Bruxelles, par *G. Winterbeek* p. 18
- Le roi Louis XIV ordonne le bombardement de Bruxelles en 1695, par *Charles Mertens* p. 23
- Poésie de Thorembais-les-Béguines, par *Joseph Delmelle* p. 27
- En folâtrant entre Bruxelles et Nivelles, par *Yves Boyen* p. 32
- Roger Kervyn n'est plus p. 42
- Le dessin en Brabant p. 43

...ue affiliée à l'Association des Journaux
...odiques Belges et Étrangers. Les articles
...t publiés sous la seule responsabilité de
...s auteurs. Ceux non insérés ne sont pas
...dus.

ELISABETH, Reine de l'Yser, Reine-infirmière

“ Non, il n'est pas trop tard
Pour parler encor' d'Elle ”

Sur la merveilleuse trame imagée aux fils de pourpre et d'or, où se dessinent les hauts faits de l'épopée de la première guerre mondiale, à côté des grandes figures de ceux qui en furent les héros apparaissent les traits de la reine Elisabeth.

La guerre et ses cinquante-deux mois d'horreurs, elle la voulut vivre d'un bout à l'autre, aux côtés du roi Albert, ne le quittant que pour tendre vers les souffrants la pitié de son visage consolateur et de ses mains secourables : la Reine-infirmière que le monde entier a célébrée.

Elle mit en pratique ce précepte, qu'elle-même, au cours d'une leçon donnée à ses fils, écrivit au tableau noir quelques mois avant la guerre : « *La vaillance n'est pas dans les belles paroles. C'est aux actes que l'on juge nos rôles. Princes, retez-le* ».

Dans ce morceau microscopique de la Belgique inviolée, elle consacre tout son temps à procurer du bien-être à ceux qui combattent, retranchés derrière l'Yser.

Fin novembre 1914, la reine Elisabeth visite à Calais nos blessés à l'hôpital Jeanne d'Arc, créé par la Croix-Rouge de Belgique et dirigé par le docteur Depage. Elle propose à l'éminent chirurgien de fonder à La Panne une nouvelle ambulance.

Elle veut supprimer le douloureux transport des blessés par chemin de fer et surtout les soigner, les guérir « chez nous ».

Il y a, à l'extrémité nord-est de l'agglomération balnéaire, entouré de petites villas et de dunes, l'Hôtel de l'Océan, de construction récente, comportant 150 chambres.

Le 20 décembre, des hommes de science, des femmes au cœur d'or, de petits lits blancs attendent les « boueux » à la chair meurtrie. Au premier rang pour les accueillir : la Reine !

L'ambulance est installée pour 200 blessés. Hélas, elle doit se développer. Les dunes disparaissent sous la pelle et font place à de nombreux pavillons.

- Au cours de l'année 1915 sont érigés successivement :
- le British Pavillon (100 lits) en souvenir de souscripteurs anglais;
 - le pavillon Everyman (250 lits), souscrit par l'Association Everyman d'Edimbourg;
 - le pavillon Albert-Elisabeth;
 - le pavillon de réception;
 - les pavillons destinés à la cuisine, à la buanderie, à la désin-

LE 31 mai 1934, au lendemain de la tragédie de Marche-les-Dames, la revue « Art Belge » dirigée par Isy Brachot et Yvonne Renette a publié sur « Albert, roi des Belges » un ensemble de trente documents photographiques, inédits et historiques, présentés par Jules Destrée, ministre des Sciences et des Arts.

Parmi ces images de la guerre 1914-1918, retenons celles que la reine Elisabeth a faites de son royal époux, documents que bien peu de Belges connaissent, et que nous estimons de notre devoir de reproduire car ils appartiennent à l'histoire.



La Reine photographie.



Le Roi observant les inondations.

L'Yser, 1916.

Photo : S.M. Reine Elisabeth.



Dixmude, 2 juin 1917.

Le Roi au « Boyau de la mort » en conversation avec le général Driubbel.

Photo :
S.M. Reine Elisabeth.

fection, aux machines, au ravitaillement, les pavillons de la dentisterie, de la fabrication des membres artificiels, du laboratoire, etc.
En 1916 sont érigés :
— le pavillon américain comprenant deux salles de 30 lits chacune, une salle d'examen neurologique, une installation complète de physiothérapie;
— l'institut de recherches scientifiques, comprenant un laboratoire de chimie biologique, un laboratoire de physiologie, un laboratoire de bactériologie, un laboratoire d'histologie et un laboratoire d'anatomie pathologique.
En juillet 1917, l'ambulance « Océan » comporte mille lits.
Blessés français et belges savent y trouver : Science et Charité.
En 1918, six salles permettent d'opérer 500 blessés par jour.
La direction énergique du grand animateur, le docteur Depage, produit des miracles.
La mortalité est réduite de 20 à 5 pour cent.
Des plaies affreuses, qui demandaient naguère de longs mois de soins incessants, sont cicatrisées en quinze jours !

Un rôle agissant

Aux côtés du grand chirurgien Depage dont elle aime la rudesse si peu courtisane, la Reine entend jouer un rôle agissant : elle est vraiment l'infirmière active et docile imprimant tout le service de sa flamme et de son zèle, y apportant une sorte de féminité tendre qu'aucun de ceux qui l'ont vu passer dans leur salle sous son voile n'oubliera jamais.

La Panne, 7 juin 1917.

Le Roi se promenant avec la princesse Marie-José.

Au fond, à droite, on aperçoit l'église des Oblats.

Photo : S.M. Reine Elisabeth.



Tous les matins, vers 9 heures, elle arrivait à l'hôpital « L'Océan » et demeurait jusqu'à midi. Seul son voile de soie blanche permettait de la distinguer des autres infirmières. Avec un souci constant des méthodes scientifiques et avec une étonnante délicatesse de main, elle procédait à des pansements, ou aidait le professeur Depage dans ses opérations difficiles. Au près des blessés, elle s'intéresse à tout, elle passe d'un lit à l'autre, pansant les plaies, réconfortant, souriant, laissant sur le drap blanc des friandises, des fleurs...

Il n'y a pas pour elle de majesté plus haute que celle de la souffrance.

« C'était la reine des Belges, dit un jour un marin anglais de l'amiral Ronarc'h au chirurgien Gaudy, oh ! alors, trouvez un globe de verre pour mettre sur ce chocolat; je veux le conserver toujours en souvenir d'Elle. »

Un jour qu'un peu de sang était venu à ses lèvres et qu'on s'empressait autour d'elle en s'inquiétant de sa lassitude :

— Non, dit-elle, je ne suis pas fatiguée... C'est ma blessure du cœur qui saigne...

Une autre fois, comme elle se trouvait au chevet d'un blessé, elle vit entrer un officier d'une grande taille portant un jeune caporal grièvement atteint par des éclats de shrapnell et le déposant avec une délicatesse infinie sur un des lits de l'hôpital. Comme elle levait la tête, ses yeux rencontrèrent ceux du Roi, qui lui souriait.

Si l'image de la Reine-infirmière s'avère la plus populaire, la plus vraie, il en est d'autres, légendaires et pourtant véridiques, qui la représentent parcourant les secteurs de l'armée.



EUX et LUI.

Dès novembre 1914, elle visite les tranchées du front belge, distribuant aux soldats chocolat et cigarettes, réconfortant chacun de sa courageuse présence. Souvent, dans la suite, elle recommencera ce pèlerinage dangereux où l'accompagne généralement la duchesse Henriette de Vendôme, sœur du Roi. Ce geste émeut les soldats, remue le cœur des mères, suscite l'admiration de tous.

Un général la pressait de quitter une tranchée où venait d'éclater un obus : « Pas avant que je n'aie photographié la fumée de l'obus », répondit-elle, ce qu'elle fit aussitôt.

Une auréole semblait entourer sa silhouette fine et gracieuse, quand elle apparaissait au seuil des hôpitaux remplis de blessés et de mourants, ou dans les tranchées, où les rudes soldats, conquis et subjugués, les yeux humides et fermant le poing, disaient :

— « Pour elle, tout de même, on se ferait tuer ! ».

Elle était la providence et l'ange gardien.

Aux heures grises, on pouvait parfois la voir, modestement vêtue, se promenant tristement, silhouette toute menue à côté du Roi très grand, devant cette mer du Nord si mélancolique parfois...

C'est à cette époque, que le poète Emile Verhaeren campa cette silhouette :

« Parfois,
En robe toute droite ou de toile ou de laine

Au « D'Oude Man » (Flandres), 27 novembre 1917. Le Roi, accompagné du général Jacques, décore des braves de la 6^{me} Division d'armée.

Photo : S.M. Reine Elisabeth.

Ceux qu'ils acclamaient aux jours d'orgueil,
[leur reine

Vient errer et prier parmi de pauvres croix
Et son geste est timide et son ombre est

[discrète
Elle s'attarde et rêve et, quand le soir se fait,
Vers les dunes là-bas, sa frêle silhouette
Avec lenteur s'efface et bientôt disparaît... ».

Les époux royaux, tête baissée, regardaient la grève où tout finit... en pensant au jour proche de la délivrance de la patrie, avant de regagner la villa Maskens, l'ultime refuge des princes exilés.

La résidence royale

Sur la dune de La Panne — en direction de la France — à l'endroit où s'amorce la grand-route qui mène à Dunkerque, se détache un groupe de trois habitations.

La première est un pavillon privé, la deuxième abrite les officiers de service, la troisième enfin — la moins remarquable — devient la villa royale. Toute en briques rouges, bourgeoisement massive et sans architecture aucune, elle se transforme en un vaste magasin de lainages, de vêtements, d'écharpes, de douceurs destinées aux soldats.

Aux pieds de la maison l'estran de sable roux s'étale immensément.

A l'intérieur de l'habitation, dans la cuisine blanche, à côté des fourneaux, de naïves gravures garnissent les murs. Chiens, chats et lapins font les frais de la décoration.

Au rez-de-chaussée : de vieux meubles d'acajou massif. Des cretonnes tendues sur les osiers de la veranda. Un buste de plâtre. Un grand foyer ouvert. Appliques en bronze. Faiences blanches.

Sur un des chambranles, de son écriture ronde et ferme, le roi Albert a inscrit les progrès de la taille de ses enfants.

On lit notamment sur cette toise familiale :

21-1-17 Léopold (sans souliers);

21-1-17 Charles (S.S.);

6-8-18 Marie-José (S.S.);

6-8-18 Léopold (S.S.);

10-8-18 Charles (S.S.);

Et ce « sans souliers » et ces abréviations « S.S. » soulignent — mieux que n'importe quel commentaire — le souci constant d'exactitude du Roi, la précision de son esprit mathématique.

Le vestibule se révèle sympathique avec sa grosse cloche de bronze, les portraits de famille dans des cadres usés par les ans et le porte-manteau en bambou.

L'étage : chambres à coucher d'une modestie touchante. Pas d'eau courante. Un pâle éclairage électrique.

Dans celle du Roi et de la Reine — la plus spacieuse — une vue du Caire de 1898, une minuscule photo passée de Napoléon, les traits de Bessières, et, sur la cheminée, deux bonzes chinois flanquant une merveilleuse porcelaine aux chimères d'azur. Une sanguine de Michel-Ange.

« ADIEU, MAMAN ! »

« Un soir, la Reine apprend qu'un de « ses blessés » va très mal; le petit soldat délire, il réclame... sa mère ! Sur la face exsangue une main angélique passe... aux gros doigts noueux se nouent de frêles phalanges; dans le grand silence nocturne une oreille royale écoute anxieusement les derniers battements du cœur d'un simple mourant pour une noble cause. Un murmure : « Adieu, maman ! », le regard du blessé est devenu fixe, la Reine clôt les paupières, tend un voile sur le jeune visage, mélancoliquement souhaite bonne nuit à l'infirmière de garde et regagne son humble villa... »

» Le lendemain, pour ses autres « chers blessés », elle avait retrouvé son sourire divin. »

Major Louis TASNIER.

Murs entoilés d'amours désarmés, de Minerves casquées et de lévriers en pleine course. Lit à baldaquin.

Les combles : une haute glace bordée d'or guette sur le palier. Au centre est collé un « Prix d'honneur remis à la Reine et au Roi par les Comices agricoles de Bourg-en-Bresse (Ain) ».

Derrière la maison se trouvent les abris en béton dont les quatre compartiments, établis par le génie, servirent de suprême refuge durant les bombardements.



Les Moeres, 21 mars 1918.

Le Roi et le maréchal Joffre au château Sainte-Flore.

Photo : S.M. Reine Elisabeth.

Qui pourrait contester la très réelle valeur historique de ce « document » unique ?

Au lendemain de la mort du Roi, un comité du littoral, à l'initiative de son président, M. Pirsch, avait manifesté l'intention d'offrir à la reine Elisabeth la villa de La Panne, mais le propriétaire

Ypres mai 1915

IMITATION TROP PARFAITE

YPRES est vide sauf dans les caves aux souterrains aveuglés par des sacs de sable, où quelques tommies gardent la ville.

Et ces tommies, au petit jour, entendent qu'on rit et qu'on chante de l'autre côté des sacs. Ils risquent un œil, et que voient-ils ?

Des bambins de l'école gardienne qui avaient échappé à l'évacuation, jouent à la procession de mai. Les gosses chantent. Puis les mains se nouent pour la ronde et le chœur imite la course de l'obus : Boum, c'est le coup du départ. Puis sifflant : Zizizi, Zizooum-Zooumm. Platschrr... C'est l'arrivée.

On s'y tromperait. L'imitation est si parfaite que, parfois, on s'y trompe vraiment.

Un vrai obus, un vrai mauvais noir est tombé réellement sur la ronde enfantine.

Les soldats en pleurant, ramassent des morceaux épars. Quatre enfants déshabillés... Ils les mettent dans une capote de soldat mort, liée par les pans et par les manches. Le premier convoi remontant des tranchées déposera ce fardeau à l'hôpital Elisabeth de Poperinghe...

Comtesse VAN den STEEN de JEHAY.

Seuls, quelques fauteuils dorés, en tapisserie, détonnaient par leur élégance dans cet intérieur rustique, et ce contraste, loin de diminuer l'impression de tristesse qui envahissait le cœur, la rendait plus poignante.

La Reine était là. Un béret gracieusement posé sur la tête, un golfe bleu, une robe blanche et courte. Sa voix était très douce. En parlant, elle avait parfois une nuance de timidité qui ajoutait à sa grâce féminine.

Sous son regard si loyal et si clair, je sentais l'émotion me gagner. En prenant congé, la Reine eut une de ces délicates inspirations dont elle seule a le secret.

« En allant là-bas, me dit-elle, vous serez parfois inquiets, votre femme et vous, en songeant à vos fils qui se battent ici, mais, soyez-en certain, ils ne seront pas abandonnés. C'est moi qui veillerai sur eux. Je prendrai de leurs nouvelles. J'irai les voir et si l'un d'eux était blessé, c'est moi qui le soignerai. »

La « retraite » de La Panne reçoit peu de visiteurs : Verhaeren, le grand poète national y vint quelquefois. Peu de temps avant le stupide accident qui, en 1916, lui coûta la vie en gare de Rouen, l'auteur des « Heures claires » fut photographié sur la plage en compagnie de la Souveraine.

Une salle « Emile Verhaeren » fut créée à l'Ambulance « Océan » en souvenir du poète disparu.

Pierre Loti, ce sensitif, fut reçu en audience par elle dans sa « maisonnette » de bois.

Le grand ami des Orientaux nous conte comment il conversa avec la Reine « qui, écrit-il, est de taille moyenne, avec un tout petit visage aux traits d'une finesse exquise, un visage presque immatériel, si délicat qu'il est presque inexistant auprès de ces yeux d'une eau merveilleuse qui semblent deux pures turquoises, transparentes pour révéler la lumière intérieure... ».

Dans le petit salon garni de quelques meubles persans et tapissé de soies aux dessins précieux, une caisse étroite et longue venue du Japon se trouve placée sur deux chaises; elle contient un sabre de samouraï offert par l'Empereur au roi Albert.

L'entretien qui porte d'abord sur l'Inde et l'Arabie en arrive bientôt aux destructions causées à Ypres, Nieuport et Furnes, et la Reine répondant à un Loti consolateur s'exclame :

— Ah ! Rebâtir ! Oui, évidemment on pourra rebâtir. Mais ce ne sera jamais qu'une imitation et pour moi il y manquera toujours quelque chose d'essentiel : il y manquera l'âme qui s'en est allée...

Puis lorsque Pierre Loti lui parle des Allemands, la Reine esquisse un geste inexorable, définitif.

SI JE N'ETAIS PAS FRANÇAIS...

VEUX-TU savoir, petit Belge, ce que je t'envie ?...

Je n'envie pas ton courage...

Je n'envie pas ton pays...

Je ne t'envie même pas tes églises, si belles...

Je ne t'envie pas tes splendides musées...

.....
Mais alors, me diras-tu, petit Belge, que m'enviez-vous donc vraiment ?... Quelle est la raison pour laquelle vous vous êtes écrié : « Si je n'étais pas Français, je voudrais être Belge ! ».

Ce que je t'envie, petit Belge, je vais te le confier...

Je t'envie ta reine !... ta petite reine. Elle réalise tellement l'idéal que nous, Français, nous nous faisons de la femme, de la mère et de la reine !

Et puis nous apprécions la vaillance. Et pendant la guerre nous trouvons sans cesse la reine aux postes d'abnégation et de dévouement.

Combien souvent j'ai eu plaisir à regarder sa photographie, tantôt dans les ambulances, tantôt près du Roi avec ses enfants... Il me semblait que dans sa grâce, sa faiblesse et son courage, elle synthétisait tout votre valeureux pays.

Je vois votre reine sur une route montante indiquant à tous les Belges que là où elle est, se trouve aussi le chemin qui, par le devoir, monte vers l'idéal.

Pierre PERMITE.

— Entre eux et moi, c'est fini...
Et cette phrase tombe dans le silence avec la solennité d'un arrêt.

Mais dans la vie, le tragique et le comique se côtoient.

Devant la porte, tout à coup, passe un chat poursuivi par un gendarme. Devant l'étonnement de Loti, la Reine sourit et lui explique « qu'elle fait poursuivre les chats par les gendarmes parce que les « minous » se livrent à la chasse aux rossignols dans le petit bois voisin » (*).

Dans le journal « Le Temps » de Paris, Roland de Marès, a fait d'elle une peinture émue :

« Elle est là-bas, avec le roi Albert, au milieu des troupes qui combattent. Elle est venue de ville en ville, de camp en camp, de tranchée en tranchée. Elle console de vivre et console de mourir, elle sourit, elle panse des blessures. Elle est toute la douceur et toute la pitié dans ce pays de Flandre où la brume lourde enveloppe le paysage, triste lincoln de grisaille sur tant et tant de lincolns de lin... Reine errante, mais reine comme ne le fut jamais l'épouse du roi le plus puissant, elle symbolise toute la patrie meurtrie et qui ne veut pas mourir. Loin des cités orgueilleuses et des palais somptueux, elle va vers les soldats tombés sous la mitraille et quand elle passe près d'eux, les paupières des agonisants se soulèvent pour un dernier regard, une dernière larme... ».

(*) On sait que le chant des oiseaux lui plaisait tant qu'elle l'avait patiemment enregistré, plus tard, au parc de Laeken.

de l'immeuble, pressenti dans ce sens, déclina — pour des raisons de famille — la proposition d'achat qui lui était faite.

La « maisonnette » des Moeres

Le baron Van der Elst, avant de se rendre à Madrid où il est nommé ministre de Belgique, a eu à la villa royale une longue conversation avec le roi Albert.

« En me quittant, racontera-t-il plus tard, le Roi me dit : La Reine vous recevra cet après-midi dans la maison qui lui a été aménagée près d'ici, dans les Moeres. Il a fallu déménager parce que ce sont maintenant les Anglais qui occupent le secteur.

Dans les Moeres, au bout d'un chemin de terre — sorte de digue élevée entre les prairies — un rideau de peupliers abritait un pauvre verger, et derrière, cachée dans la verdure, une petite ferme, très blanche, aux volets verts.

Demeure fort modeste. Une grille en fermait l'entrée. Je fus reçu dans un salon bas et sombre. Un tapis recouvrant le sol, les fenêtres étaient ornées de rideaux fort simples.

Côte belge,
11 août 1918.

Leurs Majestés
le roi d'Angleterre
et le roi Albert.

Au second plan,
les jeunes princes
Léopold et Charles.

Photo : S.M.
Reine Elisabeth.





LA GARDE DE L'YSER.

Un chemin de circulation.

Une adresse

Le 19 novembre 1914, une délégation du Conseil municipal de Paris se rendait au Havre pour remettre à M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, une adresse en hommage à la Reine. Quelques mois plus tard arrivait de Vérone l'hommage des femmes d'Italie. Pendant quatre années, de tels témoignages se succédèrent.

En décembre 1914, la Reine passa une huitaine de jours en Angleterre, auprès de ses enfants, et fut reçue dans l'intimité de la famille royale.

Chaque fois après avoir été en Angleterre, elle revenait à La Panne avec une petite cargaison de friandises, de vêtements, de chaussures et d'écharpes, toutes choses qui manquaient aux soldats belges de la bataille de l'Yser.

Le sort des enfants la préoccupe

Au début de 1915, l'un des premiers soucis de la Reine fut de se préoccuper du sort des enfants des régions bombardées. Elle fonda pour eux, à ses frais, à Vinckem, une école de garçons et une école de filles, dont l'entretien lui coûtait 20.000 francs par mois et où les élèves recevaient non seulement l'enseignement, mais aussi les livres. Elle y faisait de fréquentes visites.

Dans les tranchées

Vers la mi-mai, des « jass » qui se trouvaient aux tranchées de l'Yser virent venir à eux une dame qu'ils avaient prise pour la femme d'un officier.

— Passez, Madame, fit l'un des hommes, comme si vous étiez chez vous !

— L'endroit n'est pas commode ! dit un autre.

La dame sourit :

— Pas pour moi, répliqua-t-elle. Je suis si petite !...

Puis, assise en toute simplicité, elle s'entretint familièrement avec les soldats, lorsque survint un officier qui, l'ayant reconnue, commanda : « Soldats ! au garde à vous ! ».

C'était la Reine. Lorsqu'elle eut quitté la tranchée après y avoir distribué tout le chocolat et les cigarettes qu'elle avait sous sa robe, les braves inscrivent sur le sac qui lui avait servi de siège : « La place de repos de la Reine ».

Témoignages d'admiration

En janvier 1916, une délégation de femmes françaises s'en venait remettre à la reine Elisabeth, en témoignage d'admiration, un coffret en joaillerie représentant l'Hôtel de Ville de Bruxelles et Notre-Dame de Paris, avec les armes des deux capitales. En suscription : « La Force protège le Droit. L'Union fait la Force ». L'un des panneaux de ce coffret figurait un paysage de désolation et de ruine, cependant qu'une autre face montrait une femme soulageant des blessés. Le couvercle était rehaussé des écussons des villes martyres : Liège, Dinant, Louvain, Malines, Termonde, Aarschot, Ypres, Dixmude.

Trois mois plus tard, le président de la République française décernait à la Reine la croix de guerre française.

Elle continua, en 1917, ses visites aux tranchées, et même aux tranchées françaises. Ici, elle consentit seulement par prudence à se coiffer du casque bleu horizon et à se revêtir d'un long manteau de troupier de même teinte.

Sous les obus

Juillet 1917 faillit lui être fatal. Alors qu'elle s'en était allée à la gare d'Adinkerke saluer des enfants des Flandres dirigés sur Paris, elle fut, une fois encore, sur le point d'être victime des obus allemands.

Le 14 du même mois, à l'occasion de la fête nationale française, elle fit visite à tous les blessés français qui se trouvaient hébergés dans des ambulances belges. La même semaine, elle recevait la médaille italienne de la valeur militaire.

C'est vers cette époque qu'une rumeur stupide et odieuse avait été répandue par l'ennemi : à savoir que la Reine aurait été... arrêtée par les Anglais... comme espionne !...

L'offensive libératrice

L'année 1918 devait mettre un terme glorieux à cette existence diligente et mouvementée que la Reine n'avait cessé de mener depuis les jours sombres d'août 1914.

Le 18 mai, elle se rendait à l'Institut belge de rééducation de Port-Villez, en Normandie, et de là à Rouen, à l'hôpital belge où l'occasion lui était heureuse de serrer la main au général Lemans, l'héroïque défenseur de Liège, que les Allemands avaient libéré, confondus qu'ils avaient été par une telle bravoure.

En septembre, elle instituait à Cannes, à ses frais, une maison de repos pour les infirmières belges. On était arrivé ainsi à la grande offensive libératrice. Dès avant la première attaque, la reine Elisabeth avait passé en revue les hôpitaux du front. Heure par heure, elle se faisait expliquer le développement des opérations. Entrevoquant la victoire prochaine, elle songeait à tous ceux qui avaient donné leur vie pour le droit et la liberté et, dans une pensée pieuse de reconnaissance, elle faisait déposer des fleurs le 1er novembre 1918 sur les sépultures de tous les soldats belges et alliés tombés dans le secteur de l'Yser.

Cinq jours plus tard, à deux kilomètres du front, elle suivait, en auto, la marche en avant de l'armée belge.

L'heure de la délivrance allait sonner. Et ce fut bientôt, le 22 novembre, l'inoubliable rentrée victorieuse à Bruxelles, à cheval, à la tête des troupes.

Elle n'est pas une simple reine, elle est la reine de la guerre, la reine de l'Yser, l'infirmière à l'héroïsme calme et souriant. Celle que le peuple ne cessera d'appeler sa reine Elisabeth.

Aujourd'hui, dans la crypte de Laeken, la frêle femme, qui incarna le plus magnifiquement la Charité, dort, près du Roi chevalier, son dernier sommeil. Elle doit sentir autour d'elle cette chaude affection que lui gardent ceux dont elle fut l'idole.

Notre vénération pour elle ne faiblira jamais, de la tendresse émue baignera sa mémoire et son

pur souvenir restera pour tous le haut exemple d'une autorité morale énorme et indiscutée.

Une souveraine d'exception entre dans la légende.

ELISABETH fera, dans l'avenir de la Belgique, figure d'Héroïne et de Sainte.

Alex VOLONT.

Avec la Reine ELISABETH DE BELGIQUE

La comtesse Van den Steen de Jehay a publié dans la « Revue des Deux-Mondes » et dans le magazine « Chez Nous » plusieurs pages de son journal d'infirmière pendant la guerre 1914-1918.

Nous donnons ci-après quelques extraits de ce journal.

Un sinistre hangar

Pendant la guerre, j'ai vu souvent la Reine. Je vais tâcher de noter les visites qui m'ont fait le plus d'impression, sans égard pour les dates; elles m'échappent dans ces notes bousculées par les événements. Plusieurs fois, la Reine vint à l'hôpital de Poperinghe (*). Le charme de ces visites était grand et l'impression que sa présence produisait sur les blessés, extraordinaire.

Elle prit le thé un jour (23 avril 1915), au bout de la longue table, où tout le personnel de l'hôpital goûtait. A cette époque, médecins et infirmiers étaient des Quakers anglais. Ce jour-là, elle parla à chaque malade et alla au fond du jardin, à ce sinistre hangar plein de civils atteints d'une typhoïde si violente, que les médecins anglais, venus des Indes, assuraient que c'était la peste : « the plague ». Leur aspect était affreux, l'odeur terrible. Vers chacun, la Reine se penchait et souriait.

« La Fauvette »

Les soldats français l'avaient surnommée « la Fauvette ». C'était cela, en vérité. Menue, gracieuse, sans poids. Elle s'asseyait sur le lit même, se penchait, la tête inclinée vers le malade. Une intimité naissait entre Elle et lui, tout de suite. On parlait bas. Elle questionnait, les yeux dans les yeux de l'homme, souvent prenant entre ses mains les siennes, et l'homme répondait, ému, mais

(* L'hôpital de Poperinghe avait pour mission de recueillir, en cas de danger, les enfants de la zone des Flandres occupée par les armées britanniques et de les diriger à l'arrière où d'autres organismes en prenaient soin.

surmontant vite sa timidité et glissant souvent aux confidences. Et les promesses que la Reine faisait là, n'étaient pas les mots d'une pitié d'étiquette. Qui dira la quantité de faveurs, d'attentions délicates dont elle a comblé les pauvres « Jass » ?

Souvent, elle apportait des cadeaux à nos soldats. Il y en avait de personnels avec le nom du bénéficiaire. C'était quand, à une visite précédente, tel homme lui avait demandé un livre dont il avait indiqué le titre; tel autre avait réclamé un jeu de cartes, un gilet de laine...

Aux grandes fêtes, les paquets étaient expédiés, merveilleusement ficelés d'un ruban tricolore.

Les fleurs de la Reine

Et c'est un de ces jours-là que cette histoire arriva. Le temps était beau et sec. Il gelait. Elle devait venir en cette veille de Noël. Les salles étaient en effervescence : le plancher, récuré et poudre de sable pour cacher les trous; ce qui restait des vitres, fourbi et recollé avec des bandes de papier, les malades astiqués, les « pannes » et les crachoirs disparus, les draps bien tirés, les infirmières en toile blanche immaculée, les médecins étrillés.

Mais elle ne vint pas. La journée se traîna, se passa. A six heures du soir, un lourd camion entra avec fracas dans la cour. Un gendarme du Palais apportait une lettre. Elle donnait les raisons de l'impossibilité de la visite royale et expliquait qu'il y avait quarante-sept paquets pour les quarante-sept blessés et que chacun contenait une boîte de cigarettes, deux oranges, une écharpe de

laine, une livre de chocolat et, — ce qui avait mis le camion en retard, — maintenues par un ruban tricolore : des fleurs, des fleurs arrivées de Nice à l'heure même et que la Reine avait tenu à arranger de ses propres mains.

Des fleurs ! Cinq gros œillets, un bouton de rose et, — merveille ! — quatre longs brins de mimosa, frissonnant de toutes leurs petites boules d'or, formaient un bouquet.

Des fleurs ! Depuis combien de temps nos gars n'en avaient-ils pas vu, pas

Observateur d'artillerie aux premières lignes examinant au périscope les effets d'un tir de démolition sur les tranchées allemandes.



respiré ! Et dans ce bouquet, frais émoulu du soleil, la rose sentait la rose, les œillets exhalaient le poivre fin et les grains dorés répandaient un arôme chatouillant et inconnu.

— Ces fleurs qu'« Elle » a fait venir tout exprès pour nous !

Sur leur joie, le soir tomba. La lune parut, luisante et presque ronde. Un Wallon dit :

— La v'là, astiquée comme une culasse ! Ça va être ducasse.

An onze heure, on entendit le bourdonnement d'une guêpe. Une guêpe à Noël !

— *Zij heeft de bloemen geroken* (*), dit un gros Flamand.

Et de rire. Dix minutes plus tard, on ne riait plus. Un commandement bref : — *Lights out!* Tout le monde à la cave.

En cinq minutes, les salles sont évacuées, les grands blessés sur des brancards, les petits clopin-clopant, l'un épaulant l'autre, ou soutenu par une infirmière.

Dans la cave fétide, aux soupiraux bouchés par des sacs de terre, l'obscurité est profonde. Seule brille comme un ver luisant la torche électrique de l'aumônier irlandais. Il va de l'une à l'autre de ces formes roulées dans une couverture brune, sur le sol nu. Il se penche,

(*) Elle a senti les fleurs.

distribuant du réconfort, de l'humour et ponctuant une oraison de quelques énergiques : *Damm' the moon!* (**).

Un avion, puis deux, puis trois ronronnent en cercle et l'on entend l'éclatement sec des bombes dans le jardin. Sur la ville proche, un fracas d'explosions. « Le Hun est en train de strafra Pop, remarque un artilleur dans ce sabir savoureux qui fut, pendant quatre ans, le langage du secteur britannico-franco-flamand.

Un sifflement furieux, un choc, un éclatement. Aux étages, les vitres volent en éclats et, du toit, les ardoises dégringolent comme des grêlons... Shrapnell !

Le sol a tremblé. De son brancard, un blessé a glissé. Pauvre petit ! Il a le teint mat, les cheveux et les cils sombres de ceux qui habitent la forêt d'Houthulst et le pansement de son front est rouge. Il gémit d'une voix enfantine :

— Noël napou !... Sommeil napou !... « Nix gedoen !... » Moi, kapout !

L'infirmière en chef est sortie pour se rendre compte des dégâts. Elle revient doucement et sa voix est apaisante :

— Dormez, mes amis ! Un gros nuage cache la lune. « Ils » sont partis.

Au moment de l'alerte, ces déshérités de la vie n'ont rien emporté, ni vêtements, ni pécule, ni les cigarettes, ni le chocolat de Noël, rien : rien que le bou-

(**) Maudite soit la lune !

quet de leur Reine. Ils se sont endormis, serrant des fleurs dans leurs poings rudés. Et le sommeil, ouvrant ces mains confiantes, a semé sur leurs corps dououreux des pétales de roses, des œillets et les flocons dorés du mimosa.

« Sauvez les enfants ! »

Les jours qui précédèrent la bataille du Kemmel (avril 1915) furent terribles pour nos populations.

Plusieurs enfants sont déshérités à Poperinghe, la destruction du Bailleul anéantit l'école que nous y avons fondée.

Mme Paul Terlinden, admirable comme elle l'est toujours dans les occasions où il faut du courage et de l'initiative, s'occupe des évacuations. De tous côtés, en désordre, se réfugiant à l'école comme à la bergerie les agneaux affolés par l'orage, au milieu des morts et des blessés dont les entrées ne chôment pas, des enfants, des enfants, des enfants. La terre tremble jour et nuit, sans arrêt, sous le bombardement. L'hôpital est débordé ; d'un moment à l'autre, il peut être anéanti. Que faire ?

Dans cette anxiété, on regarde du côté de La Panne. On téléphone à la Reine : « Danger urgent. Aidez-nous. Trouvez vite un asile. Sauvez-les ».

Et c'est la Reine elle-même, qui, avec le général Rouquerol, chef de la Mission française, organise l'évacuation. L'hôpital français de Zuydschoote ouvre ses portes aux petits Belges (14 avril). La Reine a sauvé les enfants.

On l'a appelé « Joe »

Parmi les bambins sauvés in extremis, il en est un dont l'aventure semble si miraculeuse qu'il faut que vous la connaissiez. Elle advint lors de la bataille du mont Kemmel.

Il pleut et il y a du vent. Les routes sont encombrées par les troupes françaises et par leurs camions de munitions conduits par des chauffeurs annamites. On bombarde ferme.

Deux infirmières, Mlles Cuylyts et Dardenne, vont dans les villages de Westoutre et d'Hoogegraef porter des secours. Le lieutenant Joe de Pret et le comte Max de Lalaing les appellent. Un obus vient de tomber sur une petite maison où vivaient une jeune femme, son enfant, son grand-père et sa grand-mère. Le lieutenant de Pret connaissait cette famille. Il est entré dans les ruines de la maisonnette et a vu, écrasés, les cadavres des grands-parents. Le corps de la jeune femme, la tête exceptée, disparaissant dans les plâtras enchevêtrés. Il l'a prise par les épaules, il a tiré... il a tiré la tête et les épaules seulement... le corps était coupé en deux. Comme il

Un poste dangereux devant Dixmude.

laissait retomber son fardeau, un éclat de rire est parti du coin de la chambre. Là, abrité par une grosse poutre tombée en biais, dans une caisse, un mioche blond, frisé comme un Jésus, riait aux anges.

Des bras du lieutenant Joe de Pret, le poupon est passé dans ceux des infirmières. On l'a appelé Joe, comme son sauveur.

Ce n'est pas son vrai nom, mais il a gardé celui-là. Joe a pris place à la crèche. Quand la crèche a été dissoute, Joe a trouvé une protectrice et un carnet de caisse d'épargne. Il est au collège aujourd'hui. Il a huit ans. Il travaille bien. Il est toujours de joyeuse humeur. Il trouve que la vie est jolie et paraît décidé à devenir un homme utile à son pays.

Petits potins

Les potins sur les ministres faisaient la joie de la petite Cour de La Panne. Un jour que le Roi me vit après un voyage au Havre, il m'envoya un de ses officiers :

— Demandez à la comtesse si elle raconte quelque chose de neuf.

— Elle dit qu'un des ministres est insupportable.

— J'ai demandé du neuf, remarqua le Roi très sérieusement.

Un jour, la Reine me dit :

— Nous avons volé hier, Albert et moi. Mais au lieu de prendre deux avions différents, nous sommes allés dans le même, très près des lignes allemandes. Pourquoi faites-vous cette drôle de figure ?

— Parce que c'est inadmissible. On ne met pas tous ses œufs dans le même panier.

Elle éclata de rire et, appelant son mari :

— Ecoute, Albert, le major est de mauvaise humeur et nous traite d'omelette !

Cette passion aventureuse s'exerçait aux dépens de sa Maison. Et le colonel du Roy (on l'appelait l'Albert du Roi) pourrait raconter certaine course à cheval du côté de Dixmude, où la Reine, le précédant, s'avancait dans les régions les plus dangereuses, se retournant de temps en temps pour voir le visage de son cavalier et s'étonnant qu'il suivit sans un mot :

— Eh bien ! colonel, vous ne dites rien ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit le soldat imperturbable.

Et la Reine, vaincue, tournait bride.

Le colonel du Roy, en racontant cette histoire, ajoutait :

— Je connais les femmes et elle est femme entre les femmes. Si j'avais fait la moindre objection, elle était capable de galoper jusqu'aux tranchées ennemies.

Sentinelles devant les ruines de Nordschoote.

Deux maziadroïts

9 novembre 1917. — Invitation à déjeuner aux Moères.

Sur la grand-route détrempee, la Reine se promène avec le major Prudhomme. Côte à côte, nous barbotons dans la boue. Elle parle de ses cousins, les princes Sixte et Xavier de Bourbon (ils font partie du 13th Belgian Field Artillery, le merveilleux régiment belge attaché à l'armée britannique, dont nous soignons blessés et malades; nous voyons souvent les deux lieutenants arriver à l'hôpital pour causer et demander un repas). La Reine les aime beaucoup. Je lui dis que, à l'occasion de la Sainte-Barbe, patronne des artilleurs, nous ferons un festin à Lampernisse, où ils sont cantonnés à présent avec le général Moraine :

— Allons, dit-elle en riant, il faudra inviter Mme X..., c'est aussi une sainte barbe !

Déjeuner cordial, frugal et rapide. Le Roi boit du cidre. Moi, j'ai le luxe d'une bouteille d'eau de Vittel. Mais le Roi, en attrapant les mouches, renverse la bouteille et casse les verres :

— Je suis très maladroit, dit-il.

En allumant ma cigarette, il renverse les allumettes; pour les ramasser, je tombe à quatre pattes en même temps que lui. Nos fronts se heurtent au point que j'en reste étourdie.

— Deux maziadroïts ! remarque en souriant la Reine.

Et l'armée eut du pain...

Que fit-elle, une fois que la gare d'Adinkerque, à côté de la boulangerie, fut bombardée (22 mars 1918)

Cette boulangerie procurait le pain à toute l'armée belge et aux hôpitaux. L'arrêt du travail signifiait le manque de pain pour tout l'organisme militaire. Devant les obus, un bon nombre de soldats-boulangers avaient fui. La Reine, mise au courant, monte seule en auto, arrive à la boulangerie, entre dans la salle des fours, s'assied sur une caisse et dit aux deux ou trois hommes qui travaillaient encore, mais qui, épouvantés, étaient sur le point de partir :

— Je ne comprends pas bien comment vous cuisez le pain. Voulez-vous me le montrer ?

Et de sa voix calme et lente, elle demande des détails, suit attentivement les manipulations. La maison tremble tout entière. La jeune femme, tranquillement, va de l'un à l'autre des ouvriers, se fait donner les plus minutieuses explications. Au bout d'une heure et demie, le bombardement cesse. Et, sans y avoir fait la moindre allusion, la Reine sourit aux hommes et s'en va. L'armée eut du pain, ce jour-là.

Mauvais jours

22 mars 1918. — Adinkerque et La Panne ont été aujourd'hui bombardés par mer. A La Panne, on est fort nerveux. Le plus rapidement possible, on



les blessés qui arrivent nombreux. Un gotha est tombé sur la plage, ses trois aviateurs allemands.

Les nouvelles sont mauvaises et toute l'atmosphère en est impressionnée. Le Roi est triste, taciturne, préoccupé. En revanche, jamais la Souveraine n'a été aussi en train, aussi pleine de verve et de gaieté. On dirait qu'elle veut réagir, de la joie, infuser de sa gaieté. Puis quelques minutes, on entend des bruits suspects et plusieurs fois le regard de la Reine avait rencontré le sien. Une déflagration plus violente que la précédente fut suivie d'une grêle sur murs et sur le toit.

— C'est curieux, dit la Reine en soupirant, combien les départs de ces grosses pièces britanniques font du bruit : on en a très près d'ici...

— Voyant son entourage rassuré : — Je vais, me dit-elle, chercher dans la chambre quelque chose à vous montrer.

— Elle revint quelques minutes après et se pencha dans le couloir d'entrée :

— Voyez, dit-elle, ce que j'ai trouvé devant la porte. J'ai bien vu, qu'en habitant vous aviez compris.

— Elle tenait, dans ses mains, des éclats de verre encore chauds.

Mon devoir, mon métier, est d'aider

Le 4 mai 1918, au moment où la situation est inquiétante par suite de la poussée allemande, la Reine m'attend à la villa Sainte-Flora. Je monte dans sa chambre. Elle est au lit :

— Pour vous, dit-elle, je ne dois pas faire de chignon.

Ses cheveux, toison merveilleuse que jamais le fer n'a touchée, flottent en nappe sur les oreillers. Son visage de petite fille est bien fatigué, ses yeux sont tristes.

Très affectueusement, elle me reçoit. La chambre est encombrée de malles et d'objets hétéroclites :

— Voyez, dit-elle, nous sommes prêts à partir à la première alarme. On apporte tout dans cette unique chambre. Bientôt, vous verrez, on y mettra la cuisine.

À sa gauche est posée, sur le lit, une caisse débordante de papiers.

— La Reine est comme un ministre, dans le bon sens du mot, lui dis-je.

Elle sourit de cette réflexion, mais aussitôt son visage prend une expression d'amertume :

— Si vous saviez tout ce qu'il y a là-dedans de vilain ! C'est comme une caisse

pleine d'insectes. Toujours, il faut les repousser, les empêcher de grimper. Il faut, sans cesse, fermer le couvercle. On se demande parfois pourquoi je suis mal à mon aise avec certaines personnes, pourquoi, dans le monde, cela semble parfois « ne pas aller ». C'est que je n'aime que les simples. Avec les soldats et les enfants, je suis heureuse !

Je lui demande si je ne puis pas l'assister dans son travail.

— Personne ne peut m'assister. Il faut que je lise cela moi-même, que j'y pense, que j'y réponde, que je vienne en aide. Mon devoir, mon métier est d'aider.

Je regarde cette frêle femme-enfant. Son corps menu plie aujourd'hui sous les misères physiques communes à l'humanité. Cependant, une âme sans faiblesse, peut-être un peu désabusée, mais d'une maîtrise absolue en son originalité même, règne en ses prunelles profondes. Et sous cette chevelure qui évoque celle que la Lorelei, pour captiver les navigateurs, peignait d'un peigne d'or, est un cerveau qu'il serait vraiment trop flatteur pour la généralité des hommes de qualifier de masculin !

Comtesse VAN den STEEN.



TOUTE la Belgique connaît à suffisance, Arthur Haulot, notre commissaire général au Tourisme, son dynamisme extraordinaire et son savoir-faire. S'il est beaucoup apprécié chez nous, on fait tout autant cas de lui un peu partout dans le Monde tant il est vrai qu'il se dépense sans compter pour porter les couleurs belges partout où il en a l'occasion, et défendre contre vent et marée notre réputation de pays accueillant à tous.

Ceux qui le fréquentent souvent, et qui peuvent se targuer de figurer parmi ses amis, savent que ce Liégeois bouillant, fier d'être un ancien mineur, autodidacte et poète, possède un cœur généreux et qu'il dispense toujours cette qualité rare bien qu'elle lui ait déjà joué pas mal de vilains tours; par exemple quand il se mit en tête de défendre tel ou tel ami placé dans une situation difficile.

Notre propos aujourd'hui n'est pas de vous parler de l'homme qu'il incarne mais de ce qu'il représente pour nos amis étrangers.

Lors de sa dix-neuvième assemblée générale, tenue à Mexico en octobre dernier, l'Union internationale des Organismes de Tourisme (U.I.O.O.T.) a porté à sa présidence, pour deux ans, notre commissaire général, Arthur Haulot. Il succède ainsi à M. Basil Atkinson, directeur général du tourisme d'Australie et sera assisté dans la nouvelle et énorme tâche qui lui échoit par MM. Salvat, ministre du Tourisme du Mexique, Todorov, commissaire général au Tourisme de Bulgarie, et Cheik Amala Sy, du Sénégal, élus vice-présidents.

Qu'est-ce que l'U.I.O.O.T. ?

L'Union internationale des Organismes officiels de Tourisme a été créée en 1925. Elle avait son siège à La Haye. La Belgique en fit partie dès sa fondation. Elle avait à cette époque un rayonnement essentiellement européen.

Au lendemain de la guerre, l'Union se transforma pour s'ouvrir à d'autres pays. En 1947, 42 pays se trouvèrent affiliés.

Elle a actuellement son siège à Genève. Son secrétaire général est M. Robert Lonati. Elle dispose d'un personnel restreint, mais hautement qualifié.

Actuellement, l'Union groupe les Offices nationaux de tourisme de 95 pays. En outre, elle compte 71 membres associés, représentant les aspects les plus divers de l'activité touristique.

Elle jouit du Statut consultatif auprès des Nations Unies. A ce titre, elle a été à l'origine de la Conférence mondiale des Nations Unies sur le Tourisme, tenue à Rome en 1963 et qui a connu à l'époque un retentissement certain.

L'U.I.O.O.T. a pour but de favoriser au maximum les échanges humains par l'intermédiaire du tourisme international.

L'Union est organisée sur une double base. D'une part, elle comprend des Commissions régionales, au nombre de sept, où les Organisations nationales du tourisme s'efforcent d'appliquer les résolutions prises par l'Assemblée générale, en tenant compte des réalités particulières à leur région.

D'autre part, les membres de l'Union participent aux travaux de quatre Commissions techniques qui se partagent les divers aspects de la vie touristique internationale.

L'honneur des peintres belges

VAN HUMBEEK - PIRON

Il n'est besoin d'insister sur le haut sens des valeurs culturelles qu'a toujours manifesté la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite, sa réalisation la plus marquante fut sans contestation le mécénat qu'elle assura de la gigantesque exposition « Le Siècle de Rubens », d'autres patrons moins éclatants certes, mais tout aussi valables et remarquables doivent néanmoins être mis à l'actif également.

Ainsi, désireuse d'associer toute la population du Royaume de Belgique à la célébration du centenaire de sa fondation, la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite mit à la disposition de son Gouverneur de Province une somme de 100 F destinée à la réalisation d'une œuvre d'intérêt spécifiquement chacune des neuf provinces, et susceptible d'honorer dignement ce Centenaire et d'en commémorer plus tard le souvenir.

Rien ne pouvait mieux répondre à ce désir qu'une œuvre culturelle, et la Députation permanente et même pensâmes immédiatement au Musée Van Humbeek-Piron, objet d'une donation à la Province de Brabant, garante de la pérennité du message spirituel des artistes donateurs », affirma M. de Néeff, Gouverneur du Brabant, lors de l'inauguration de l'œuvre.

M. Malherbe, député permanent, précisa dans son rapport que : « Depuis longtemps M. et Mme Van Humbeek nourrissent le grand dessein de confier à

une administration publique la garde de leur œuvre artistique et de lui donner tous les moyens propres à cet effet.

Ils choisirent la Province de Brabant à laquelle les rattachaient de nombreux liens; Mme Van Humbeek n'est-elle pas, en effet, professeur pensionnée de l'Ecole normale provinciale de Louvain ?

Par acte du 4 mars 1961, suivi de l'arrêté royal d'autorisation du 28 juin 1963 et de l'acte d'acceptation définitive du 8 août 1963, les époux Van Humbeek-Piron firent donation à la Province, sous réserve d'usufruit à leur profit, leur vie durant, et jusqu'au dernier survivant, d'un terrain de 13 ares, se réservant le droit d'y ériger, un ensemble de bâtiments affectés à l'exposition de leurs œuvres en ce y compris un corps de logis pour le gardiennat. Lors de l'extinction de l'usufruit, la Province recueillera par voie d'accession la pleine propriété des terrains donnés et des bâtiments y construits.

C'est ainsi que les donateurs, de leurs propres deniers, firent construire les trois premiers pavillons du Musée. Il restait un quatrième et dernier pavillon qui ne put malheureusement être mis en chantier. La Caisse d'Epargne consacra son accord pour que le Brabant consacra le subside alloué à l'édification de ce bâtiment, et il s'érige aujourd'hui, complétant ainsi un élégant et harmonieux complexe, haut lieu de la spiritualité, matérialisé par l'œuvre Van Humbeek-Piron ».

Le commissaire général au tourisme

Arthur Haulot

Président de l'Union Internationale des Organismes Officiels du Tourisme (U.I.O.O.T.)

Enfin, un groupe spécial s'occupe des problèmes relatifs à l'Assistance technique au bénéfice des pays en voie de développement.

L'Union se réunit tous les deux ans en Assemblée générale, pour examiner les rapports de ses diverses Commissions et définir la politique applicable à l'échelle mondiale.

Entre deux assemblées générales, il appartient à son Comité exécutif et à la Présidence de gérer l'Union et de poursuivre la réalisation de son programme.

C'est dire toute l'importance que revêt la charge de président.

Le Congrès de Mexico

L'essentiel des conclusions adoptées à Mexico peut être résumé de la façon suivante :

L'assemblée a constaté les nouveaux progrès spectaculaires accomplis dans le développement de l'activité touristique. Dans toutes les parties du monde, le tourisme s'accroît régulièrement, à un rythme qui peut être estimé à quelque 15 % par an pour l'ensemble.

En 1965, les chiffres atteints seront de 75 millions de voyageurs se déplaçant de leur pays vers d'autres, et le chiffre probable d'affaires atteindra 550 milliards de francs belges.

L'assemblée a constaté que dans les rapports entre trop de pays encore, le développement du tourisme est freiné par des obstacles de toutes sortes qui lui sont opposés. Elle a donc décidé d'intensifier son action pour la mise en application des Recommandations de la Conférence des Nations Unies sur le Tourisme de Rome 1963.

L'assemblée a souligné une nouvelle fois l'ampleur du rôle économique, mais aussi social et culturel joué par le tourisme dans la vie des peuples. Elle attire l'attention de l'opinion publique sur l'importance prise par ces échanges massifs de populations, dans l'optique de la construction de la paix. Elle se dit convaincue du rôle fondamental que le tourisme peut jouer dans l'amélioration des relations internationales. Dans ces conditions, elle a chargé son nouveau Comité exécutif et la Présidence de rechercher les moyens susceptibles d'assurer une coopération toujours plus étroite avec les Nations Unies.

Convaincue que si la portée économique du Tourisme est actuellement reconnue sans réserve par les gouvernements de tous les pays, sa signification sociale et culturelle est encore très mal connue et appréciée, l'assemblée a décidé d'entreprendre un vaste effort dans ce sens. Elle a décidé particulièrement de proclamer l'année 1967, qui coïncide avec le 20^{me} anniversaire de la reconstitution de l'Union, « Année du Tourisme International ».

Cette année sera marquée par différents événements de grande portée et de grande puissance d'attraction, tels notamment que :

- le 50^{me} anniversaire de l'Union Soviétique;
- le 50^{me} anniversaire des apparitions de Fatima;
- le centième anniversaire de la Confédération canadienne et l'Exposition mondiale et universelle de Montréal.

L'humain doit prendre le pas sur l'économique

S'adressant à l'assemblée, Arthur Haulot la remercia vivement de l'honneur qu'elle rendait à son pays, en appelant son humble représentant à la présidence de l'Union, dont la Belgique fut d'ailleurs un des fondateurs en 1925.

On peut se demander, dit-il, s'il était opportun de porter un poète à la direction d'un organisme aussi puissant, aussi important que l'U.I.O.O.T. Pour ma part, je suis enclin à penser que le sort fait bien les choses, et que l'évolution des esprits au sein de l'U.I.O.O.T. rejoint ce qui,

depuis près de trente ans déjà, est pour moi l'essence même de notre activité.

Cette relève dont je parlais, je la prends au moment où vous avez décidé du nouveau cap à prendre :

Collaboration renforcée avec les Nations Unies et ses divers organes, coopération attentive avec les organismes spécialisés tels que l'Union internationale de la Protection de la Nature, le Bureau international du Tourisme social, l'Académie internationale du Tourisme,

Etablissement d'une politique efficace d'assistance technique,

Développement de l'incidence du tourisme sur la vie sociale de nos peuples,

Action délibérée en faveur du tourisme des jeunes,

Impulsion profonde à donner à tout l'appareil touristique existant, liée à un effort systématique en vue d'ouvrir l'esprit des voyageurs aux potentialités culturelles éminentes que comporte le tourisme.

Nous abordons ensemble un nouveau palier de la vie du tourisme, celui où l'humain doit prendre le pas sur l'économique.

Nous avons tous ensemble su faire reconnaître au tourisme le rôle fondamental qu'il joue dans la vie de nos populations. Dans un monde qui doit faire face à un accroissement permanent et dramatique de besoins matériels, nous n'avons pas d'autre choix. Pour faire admettre à nos gouvernements respectifs le caractère indispensable des efforts à fournir en faveur du tourisme, il fallait les convaincre de ce que ce tourisme avait cessé d'être un jeu pour grands enfants fortunés, qu'il était devenu partie intégrante et vigoureuse de l'économie, et que son avenir explosif se confondait avec la satisfaction des besoins premiers d'expansion de nos peuples.

La nouvelle croisade

Maintenant, nous allons donc nous atteler à une nouvelle tâche, noble et exaltante. Sans perdre de vue les objectifs économiques à court et à moyen terme que nous avons assignés au tourisme national et international, nous allons tous ensemble faire en sorte que le rôle fécondant du tourisme dans le domaine social, l'apport lumineux qu'il constitue dans le domaine culturel soient mieux connus, mieux compris, mieux favorisés.

Le tourisme donne à l'homme la possibilité de découvrir le monde, de prendre la mesure, au bout de ses pas, au bout des antennes de son cerveau et de son cœur, de la beauté des choses du ciel et de la terre.

Dans le même temps que notre génération accomplit cette libération, pathétique pour beaucoup d'entre nous, un autre phénomène se produit, qui est l'invasion du monde par la jeunesse. Dans cinq ans, dans dix ans au plus, la majorité absolue des êtres vivants sur cette planète seront des êtres de moins de trente ans !

Tout ceci, l'accès à la liberté intrinsèque de l'individu, le rajeunissement prodigieux de l'humanité, nous ouvre des perspectives que, quelles que soient notre foi ou notre philosophie personnelle, nous ne saurions accueillir qu'avec une frémissante curiosité.

Nous qui avons contribué déjà à donner au monde une meilleure assise économique, sans laquelle il n'est que fausse liberté, nous savons que nous avons en dépôt une fraction fondamentale de la part de joie au sens le plus complet du mot, de la jeunesse de notre temps.

Entamons donc en commun une nouvelle croisade, celle qui doit ouvrir les cœurs et les esprits à la jouissance authentique de la beauté du monde et de la joie de vivre.

Bon courage, Monsieur le Commissaire Général, pour que s'effectue, dans la noblesse et l'exaltation, la nouvelle tâche qui s'abat sur vos solides épaules !

Maurice-Alfred DUWAERTS.

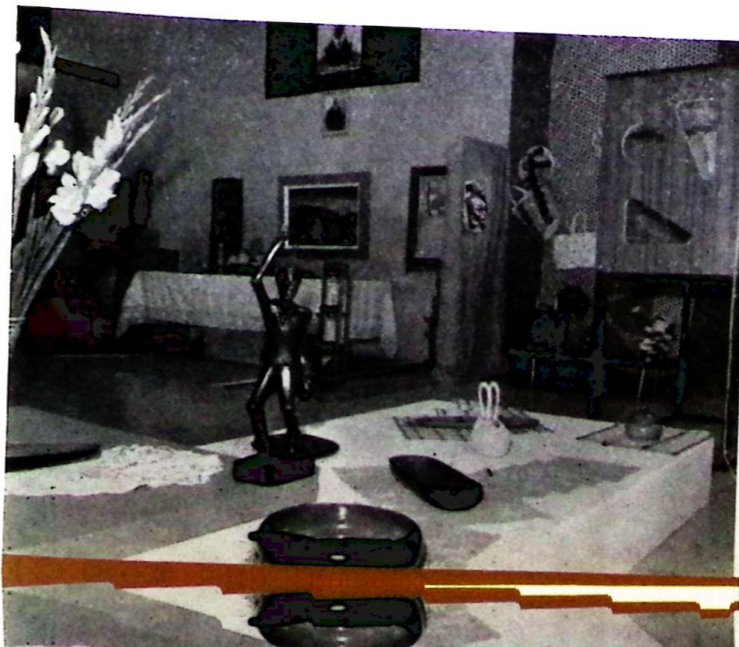
Un geste sympathique



MADAME Lucienne H. Estimé, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république d'Haïti, a tenu à remercier la province de Brabant pour l'organisation récente, en l'Office des Métiers d'Art, de la remarquable exposition « Visages d'Haïti », en lui offrant, au nom de son pays, une des pièces maîtresses des œuvres réalisées par les artistes haïtiens.

Il s'agit d'un tronc d'arbre façonné avec un art certain.

Nos autres photos montrent M. Kestelin, greffier provincial, en conversation avec S. Exc. Mme Estimé et M. Malherbe, député permanent et président de l'Office, ainsi que deux aspects de cette exposition très réussie.



La vie quotidienne à Bruxelles

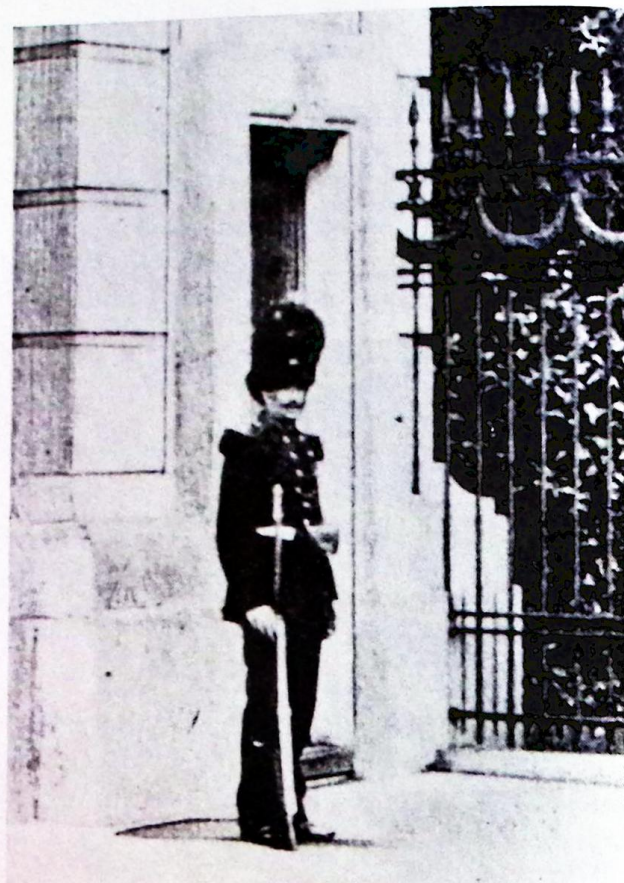
à la Belle Époque

V

"Rappelle-toi..."

BIEN que l'époque soit belle, le Bruxellois n'est pas toujours satisfait de son sort, ni de ceux qui détiennent dans leurs mains parfois bien maladroites les destinées de la nation. On parle beaucoup de représentation proportionnelle et le gâchis du Cabinet Vandenpeereboom le force à descendre dans la rue. Oublieuse de ses devoirs sacrés, la Garde Civique se joint au peuple et les voilà déambulant sur le pavé, la crosse en l'air et scandant le chant séditionnel à la mode. Les paroles en sont peu compliquées ! On se contente de hurler simplement : « O Vandenpeereboom ! » sur l'air d'une marche funèbre de Riga, directeur du Conservatoire de Liège. Pour plus d'effet, on accentue fortement la dernière syllabe d'un grand coup de grosse caisse : O Vandenpeere...boom ! ». C'est bien connu, les Belges ne font jamais d'émeute sans accompagnement musical.

En ce temps-là, et depuis 1893, le suffrage est universel mais encore tempéré par le vote plural. On a droit à une, deux ou trois voix, c'est selon. Les professions et fonctions conférant trois voix sont les suivantes : ministre, ministre d'Etat, membre ou greffier des Chambres, gouverneur de province, dé-



Comme un grognard montant la garde...

puté permanent, greffier provincial, ministre plénipotentiaire et résident, conseiller et secrétaire de légation, membre d'une académie, magistrat (dans les tribunaux de commerce, après deux ans d'exercice), greffier à la Cour de Cassation, à la Cour d'Appel, au Tribunal de commerce, membre ou greffier de la Cour des Comptes, ou du Conseil des Mines, avocat, notaire, médecin, médecin vétérinaire, pharmacien, haut fonctionnaire des départements ministériels et de certaines administrations déterminées, professeur des établissements de hautes études, inspecteur de l'enseignement moyen ou des écoles normales, professeur d'un établissement d'enseignement moyen du degré supérieur, directeur ou régent d'école moyenne (après 2 ans d'exercice), inspecteur de l'enseignement, instituteur ayant le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur (après 5 ans d'exercice), officier de l'armée ou de la marine, ministre des cultes, membre du clergé catholique ayant reçu la prêtrise, professeurs de théologie...

Mais l'émeute n'est pas le souci majeur de notre bonne Garde Civique créée, tout au contraire, pour le maintien de l'ordre. L'uniforme de nos soldats du dimanche est des plus simple et n'a d'autre ambition que de rappeler à ceux qui le portent qu'ils ne sont plus véritablement des civils sans être devenus pour

autant d'authentiques militaires. L'organisation de ce corps d'opérette est calquée sur celle de l'armée. C'est dire assez que la seconde classe va à pied tandis que les gradés chevauchent de fiers coursiers, issus parfois tout droit de la Compagnie des Tramways Bruxellois. On imagine sans peine l'hilarité de la troupe lorsque, par habitude, la monture du chef s'arrête à chaque halte de la ligne.

Ce qui donne à ces Bruxellois embrigadés un air de férocité bonasse, c'est la coiffure à plumes de coq, dénommée vulgairement « Trois François », parce que, au numéro 68 de la rue Neuve, un certain Victor Méhay, propriétaire de « La Plus Grande Chapellerie du Monde — Aux Trois François » a lancé ce feutre au prix de trois francs soi...xante. Le « plus grand chapelier du monde » a d'ailleurs plusieurs cordes à son arc. Entre deux clients, il compose des chansons dont il est également le parolier :

Si j'suis pas d'la gard'civique,
C'est qu'j'y mets de l'entêtement.
J'aim'pas m'montrer en public,
Puis... ça coût' bien trop d'argent.
J'pourrais bien être capitaine.
J'en connais d'plus bêt's que moi,
J'travail'rais plus qu'ma s'maine
On blagu'pas un Bruxellois !

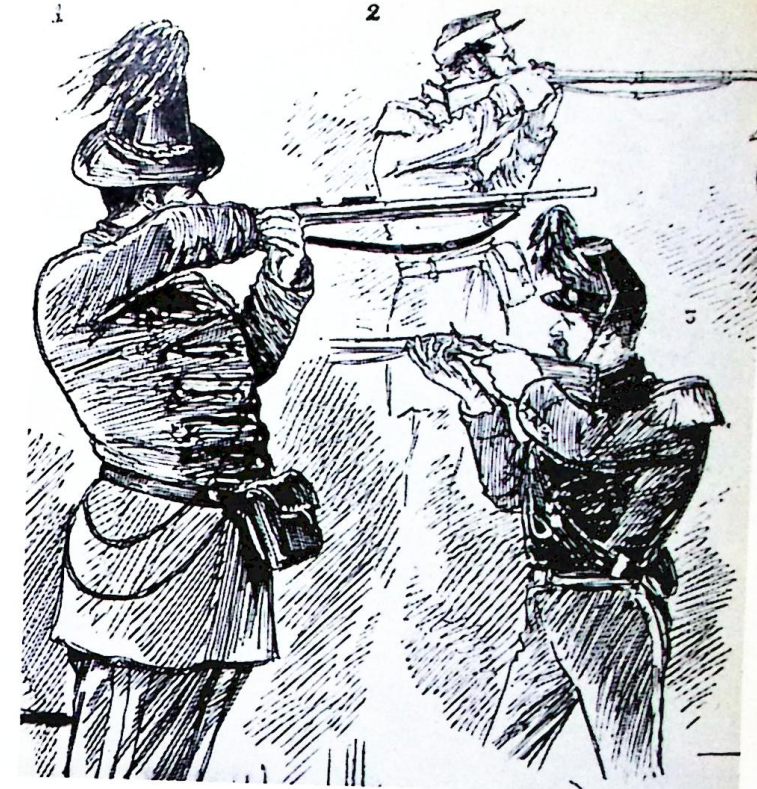
Frans Ficher, dans son BRUXELLES D'AUTREFOIS décrit ainsi l'instruction et les défilés de ce corps d'élite :

« Les instructions, exercices et prises d'armes avaient lieu, généralement, au sein du quartier et emplissaient les échos des roulements de tambour, des impérieux commandements militaires et du bruit des semelles battant le pavé en cadence plus ou moins régulière. Comme le recrutement était tout ce qu'il y avait de local, l'homogénéité dans la silhouette de ces formations alignées en souffrait un peu.

Dame, allez donc maintenir sur une ligne tirée au cordeau ou sur une simple bordure des trottoirs des gars de toute stature et de toute corpulence, les uns, ramassés et courtauds, poussant en avant un petit bedon, les autres, longs et efflanqués comme des échalias. Mais c'était bien autre chose encore quand les équerres dissemblables des jambes ouvertes pour une marche cadencée, s'ouvraient et se refermaient. La ligne, à peu près maintenue droite, en position de repos, se courbait, s'infléchissait, se brisait aux angles.

Cela devenait surtout lamentable quand, aux jours fastes des grands défilés devant le palais du Roi, la Garde Civique, marchant à cette allure, suivait immédiatement le défilé, régulier, automatique et impeccable de la troupe régulière.

Les corps spéciaux étaient évidemment mieux partagés. Le recrutement, volontaire, était plus sévère, la corvée d'exercice plus fréquente et les cadres un peu plus militarisés. Aussi bien pour exciter cette émulation, réservait-on aux corps spéciaux, des uniformes plus martiaux et infiniment plus brillants que ceux des modestes bleus.



NOS GARDES CIVIQUES AU TIR NATIONAL.

« L'Illustration Nationale - 1880 » a publié quelques caricatures du dessinateur et humoriste Mars. : 1) L'espoir du bataillon; 2) Tenez-vous droit, mille cartouches ! 3) Gaucher, mais pas gauche.

Il y avait tout d'abord les chasseurs éclaireurs portant la tunique verte à brandebourgs noirs, la culotte grise bouffant sur des guêtres blanches et le chapeau tyrolien emplumé, dont l'allure était à la fois martiale, pimpante et guillerette ! Ils furent pendant un temps immémorial commandés par le colonel Leurs, un édile de la capitale.

Ils avaient pour rivaux, les « Chasseurs Belges », dont l'uniforme assorti au leur, était plus sobre cependant et que l'on appelait familièrement, les « Bottes » parce qu'ils chaussaient des bottines à hautes empeignes de cuir reluisant. Leur chef était lui aussi un édile de la capitale, le major Anspach-Puisant. Il s'était fait la tête d'un archiduc autrichien, avec d'épaisses moustaches et de larges favoris. Malgré son aspect sévère et redoutable, il exerçait sur ses hommes l'ascendant et le respect de sa famille de haute bourgeoisie qui avait donné à Bruxelles l'un de ses grands bourgmestres.

La Garde Civique était aussi pourvue d'un bataillon d'artillerie mais onques ne vit ses canons ! Une fois par an, cependant, les gardes de l'artillerie allaient séjourner au polygone de Braesschaet pour s'exercer au tir des grosses pièces de l'armée. De mauvais plaisants insinuaient qu'en cette mémorable occasion, ces artilleurs très intermittents emportaient de fortes cargaisons d'ouate pour se boucher les oreilles, mais c'était une calomnie sans doute, puisqu'aux fêtes nationales, le deuxième jour, pour être précis, c'est à eux que revenait l'honneur de tirer, au Parc du Cinquantenaire, les salves annonciatrices des festivités du jour.

Ce qui n'empêchait pas l'artillerie de la Garde Civique d'être de corvée à peu près tous les dimanches.



Le jury du Tir.

Moustaches en croc.



Un groupe sympathique ou la fusion des corps devant la cantine.

Son chef, le major Godefroy, toujours un édile de la capitale, les précédait à cheval et sa fine silhouette de vieillard portant l'impériale blanche, coiffant le képi sur le côté, évoquait à s'y méprendre celle du duc d'Aumale, telle que nous l'a transmise l'imagerie de la famille d'Orléans.

Les Gardes suivaient, coquets, et pimpants, dans leur courte tunique, barrée de fourragères rouges accrochées à l'épaule par une cocarde écarlate. Ils coiffaient crânement le shako, pareil à la coiffure des Saint-Cyriens.

Enfin, le pompon — c'est le cas de le dire — était tenu par l'escadron de la Garde Civique à cheval, que commandait, superbe et majestueux, le notaire-sénateur de Ro.

Cette formation avait adopté, pour uniforme, l'éblouissant accoutrement des guides de l'impératrice Eugénie, sauf que le pantalon, au lieu d'être garance, était amarante, et que le dolman, tout chargé de brandebourgs, de soutaches, de parements et d'aiguillettes d'argent, était vert bouteille. Quand leur détachement paraissait dans les rues, c'était un éblouissement d'opérette ou de bande cinématographique viennoise.

Mais ce corps spécial qui faisait figure d'aristocratie de la Garde Civique descendait rarement en roture et ne se montrait guère dans le bas de la ville. Il se disloquait généralement à l'avenue Louise ou bien encore aux boulevards patriciens de la première ceinture.

Tandis que les autres corps spéciaux, drainant dans le sillage de leurs fanfares, les promeneurs dominicaux, venaient régulièrement animer les boulevards du centre et se disloquer place de Brouckère.

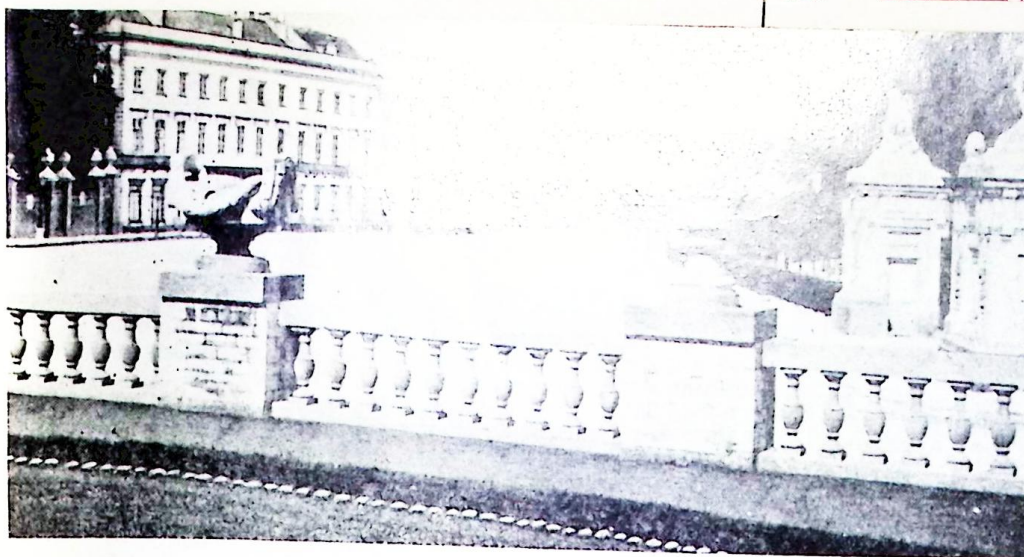
C'est qu'aussi bien tout ce carrefour, tout ceinturé de brasseries, estaminets et débits de vin, était désigné pour la ruée vers les abreuvoirs où l'on pouvait se pavaner en beaux atours militaires, se donner du major, du capitaine, du lieutenant, voire du simple sergent, jusqu'à éblouir les vulgaires pékins, les garçons de café et les serveuses ».

Parmi les grands moments que connut notre Garde de joyeuse mémoire, le plus grandiose reste certes le 75^e anniversaire de notre indépendance. En collaboration avec l'armée de l'Union des Sociétés de Tir, la Garde Civique organisa au mois de juillet 1905 un grand Concours de Tir réunissant l'élite militaire des principaux pays d'Europe. Durant de nombreux jours, les murs de la capitale résonnèrent du bruit de la joute pacifique que se livrèrent ces messieurs. O ironie, la vedette du concours, champion du monde de tir au fusil, sorte d'Attila des temps modernes, répondait au doux nom de Paumier du Verger. Il était aussi chauve que barbu. Mais ce n'était là que des préliminaires. Le point culminant de cette prestigieuse cérémonie devait être le banquet du 22 juillet organisé dans la salle des Pas Perdus du Palais de Justice. Autour de quelque cent tables « étincelantes sous les nappes de lumière projetée par des lampes électriques » 1.800 convives prirent place. Durant de nombreuses heures, ce fut un grouillement prestigieux d'uniformes riches et variés. On faisait bien les choses en ce temps-là...

La Garde Civique n'avait pas que des vertus guerrières. Et c'était toujours un émerveillement d'entendre des sélections de ces valeureux soldats donner une aubade au kiosque principal du Parc de Bruxelles.

Les fanfares de Schaerbeek, de Saint-Gilles et d'Ixelles étaient réputées. Sous la direction de leurs chefs respectifs, MM. Mahy, Jadot et Jacobs, ils charmèrent bien souvent les heures claires des après-dîners dominicaux. Parmi leurs morceaux préférés, notons ceux-ci :

La Volière, caprice pour piccolo	Douard
El Turia, valse espagnole	Grenado
La Housarde, valse militaire	L. Ganne
Le réveil du coucou	Zulch
Rondo pour piston	Wilkin
Terpsichore, fantaisie ballet	L. Ganne
Salut à Lutèce, valse	J. Volant
Bergerette, polka	A. Enhaes
Les sylphides, mazurka	M. Krein
Avec aplomb, polka	R. Vollstedt



Un Palais royal à front de rue...

Un Mont-des-Arts que l'on défendit en vain.

Sans doute y a-t-il là matière à moquerie. Je conclurai en citant néanmoins la réponse de Léopold Ter à un général de l'armée qui essaya un jour devant le souverain de faire de l'esprit aux dépens des soldats-citoyens :

« Ces soldats du dimanche dont vous vous moquez, général, apprenez que ce sont les travailleurs de la semaine ».

« SOUVENIRS... »

« Il y a bien des critiques à faire de cette manie de créer des vastes couloirs en ligne droite, aggravée encore par la construction de maisons sans relief, dont toutes les ouvertures ont été faites comme avec un emporte-pièce et qui ont fait nos villes modernes aussi monotones que blanches et égales les unes aux autres. Au point de vue de l'art, c'est déplorable. Au point de vue de l'hygiène, c'est irréflecté. Les vents s'engouffrent sans obstacle dans ces longs corridors. » Emile Leclercq écrivait cela, il y a plus de soixante ans. Que penserait-il s'il revenait parmi nous ? Et quel serait son courroux s'il voyait soudain se dresser devant lui les bâtiments de la Prévoyance Sociale ou du complexe Rogier !

Et que penserait Camille Lemonnier ? Lui qui écrivait au début de ce siècle : « Tout à coup, la pioche frappa au cœur de cette vie provinciale. Par pans entiers, les vieux quartiers croulèrent comme des fruits blets. La brique, partout éventrée, saigna par larges plaies, par lézardes démesurées. Tout un morceau du vieux Bruxelles pantela, croula, s'émietta, ne fut plus tout un temps qu'une prodigieuse friche de décombres. Le pic attaqua l'agglomération par tous côtés, Bon-Secours, Saint-Géry, Notre-Dame aux Neiges. Une chirurgie brutale, furieuse, une rage d'assainissement incisait la ville aux quatre veines,



scarifiait les chairs gangréneuses, dénudait jusqu'à l'os le squelette historique, taillant comme dans un abattoir, faisant de tout ces halliers de maisons, de ces futaies humaines, des boucheries de moellons. Un monde sombra avec les vieux estaminets, les savoureuses auberges, les antiques chandelleries, les boutiques à auvent, les pignons en col de héron, en dents de scie, en proue de navire, les enseignes martelées dans le fer, les fonds de cours et d'impasses aux rousseurs harengs-saurées, les prés des blanchisseries alternant avec les fumiers des étables urbaines. Sur-tout les quartiers bas de la ville, l'estomac et les viscères de ce Bruxelles gras, intempérant, glouton, avaient souffert. Il ne resta, dans cette grande ruine

La Fontaine de Brouckère, Porte de Namur.



Des quais qui sentaient bon le vent du large.



du passé, que les petites rues des alentours de la Grand'Place avec ce double emblème hardi des pléthores regoulées de la vieille race, le Cracheur et le Manneken-Pis.

Une grande ville géométrique aligna d'interminables avenues, des perspectives cubiques, de correctes vicinalités — une ville modernisée, tirée au cordeau, regrattée, passée à la ripe et à la pierre ponce, déblayée du bric-à-brac de ses antiquailles, bâtie à neuf, sans plus d'originalité foncière — une ville surgie de l'éventrement de ses vieux quartiers avec des squares, des percées symétriques, des rues filant droit, des architectures en toc, en stuc et en staf, des maisons à cinq étages, les usuelles topographies adoptées par l'europanisme. »

Tout cela reste valable, sinon peut-être les maisons à cinq étages devenues aujourd'hui d'authentiques gratte-ciel.

Ainsi, parallèlement aux mœurs et aux traditions, le visage de la ville se modifie sans cesse. Parfois, le décor se contente de quelques modifications superficielles, à d'autres moments, c'est un nouveau décor qui s'est substitué au site primitif. Une architecture nouvelle est née qui se veut fonctionnelle et ce, envers et contre certaines directives venues d'en haut. C'est M. Victor Bure, directeur général de l'Urbanisme qui affirmait, il n'y a guère : « Il n'est pas question d'éventrer les agglomérations, ni de substituer brutalement au tissu urbain existant, fait de ces centaines et de ces centaines de rues à l'image des innombrables artères et artérides de notre propre chair, une sorte de combinaison abstraite faite de quelques énormes cubes de maçonnerie jetés sur un tapis vert et abritant chacun dans leurs flancs des milliers d'êtres humains ». Et pourtant...

MUSIQUE SACREE

« Lorsque l'agneau rompit le premier sceau, je regardai et voici, parut un cheval blanc. Celui qui le montait... »

Tel est le récit apocalyptique par lequel s'ouvre la fresque musicale que le célèbre compositeur suisse Frank Martin composa, il y a vingt ans, en prévision de la fin des hostilités.

Cet oratorio se divise en quatre volets; le premier présente la guerre comme une malédiction; le second volet annonce la délivrance et l'explosion de joie qui en résulte. Avec la troisième partie, le Christ fait son apparition. Enfin le quatrième volet se termine par les versets bien connus : « Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu... ».

La tâche magnifique d'interpréter cette œuvre émouvante incombe à la Chorale Protestante de Bruxelles.

Au même concert de musique sacrée, Fritz Hoyois fera entendre les SEPT REPONS DES TENEBRES de Francis Poulenc, ultime chef-d'œuvre du maître français, composé en 1961.

Ce concert réunissant ces deux œuvres se donnera dans le grand auditorio de la R.T.B. le 27 février, à 17 heures.

Sous la direction de Fritz Hoyois, se joindront à la Chorale Protestante de Bruxelles, les chœurs de la R.T.B. et B.R.T. et le Grand Orchestre Symphonique de la R.T.B., les solistes R. Serverius, L. Delvaux, L. Devos, P. Mollet et J. Bastin.

Signalons aussi aux amateurs de musique sacrée, que la prochaine exécution de la Passion selon St. Matthieu de J.S. Bach, sous la direction de Fritz Hoyois, par la Chorale Protestante de Bruxelles et l'Orchestre de Chambre de la R.T.B., aura lieu au

Consciente du danger qui la menace, la Ville de Bruxelles se défend aujourd'hui comme elle peut et décrète l'« îlot sacré », sorte de parc national de son patrimoine architectural. Pour le reste, le Bruxellois d'aujourd'hui se contente de ses souvenirs : souvenir de la gare du Nord, « toute en pierre bleue, décorée de statues couronnant son entablement supporté par des colonnes ioniques, avec des bas-reliefs d'un beau style, œuvres de Simonis... ». Souvenir de la gare du Midi, en forme d'arc de triomphe... Souvenir du Quai aux Briques, du Quai au Foin qui sentaient bon le vent du large, Souvenir d'un palais royal à front de rue..., Souvenir d'une certaine fontaine de Brouckère aujourd'hui abandonnée, en pièces détachées, au bord du canal..., Souvenir d'un Mont-des-Arts que l'on défendit, en vain, jusqu'à la dernière brique... Souvenirs...

On ne peut vivre de souvenirs. Cinémascope, télévision, traction-avant, fusées interplanétaires, autant d'impératifs nouveaux! C'est là le bénéfice d'une ère nouvelle, irrespectueuse de son passé mais enthousiaste quant à son lendemain.

Un jour viendra la juste mesure. Gageons qu'entre-temps la furie inconoclaste se sera apaisée et que le pavé bruxellois — ce qu'il en restera — continuera d'accueillir ces nombreux touristes étrangers, en perpétuel état de grâce, indifférents aux problèmes de chirurgie esthétique de notre capitale millénaire, mais sensibles à la discrétion de son charme.

« Et les touristes ont droit à toute notre considération ne serait-ce que par l'acharnement qu'ils mettent à dépenser leur argent pour aller admirer chez les autres ce qu'ils peuvent voir gratuitement chez eux. » (Peter Ustinov.)

Georges WINTERBEEK.

Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, le 6 mars, à 20 h 15.

Le choix exceptionnel des solistes donnera un relief particulier à ce concert. Le rôle de l'Évangéliste sera tenu par Ernst Haefliger, que tous les discophiles connaissent bien. Max van Egmond, Jules Bastin, Mmes L. Rottier et L. Delvaux compléteront cette éclatante distribution. Les orgues seront confiées à L. Sluys.

PRIX DE LITTERATURE DU BRABANT

Le concours de 1965 pour l'attribution des Prix du Brabant était réservé à la littérature dramatique.

Le jury était présidé par M. Maurice Malherbe, M. Charles Courdent étant vice-président; en faisaient d'autre part MM. Carlos Amores y Martinez, René Bollen, Arthur Boon, Victor Franken, Rigo Peeters et Michel Van Doosselaere, conseillers provinciaux;

MM. Camille Biver, Raymond Herreman, André Paris et Hubert Van Herreweghen, hommes de lettres;

MM. Charles Cordier et Rudi van Vlaenderen étaient les délégués des concurrents.

Pour la littérature française, aucune des œuvres présentées n'ayant pu rallier la majorité des suffrages des membres du jury, la Députation permanente a décidé de ne pas accorder le Prix du Brabant de langue française 1965.

Pour la littérature néerlandaise, le Prix du Brabant a été accordé à M. Luc Vilsen pour son œuvre « De genaemde Greco ». Le lauréat, né à Chastre-Villeroix-Blamont en 1921, habite actuellement à Vilvorde.

Le roi Louis XIV ordonne le bombardement de Bruxelles en 1695

Le Roi-Soleil, monarque absolu, avait déclaré, une fois pour toutes, à ses ministres :

« Vous m'aidez de vos conseils, quand je vous les demanderai »

LA révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, tourna contre Louis XIV tous les Etats protestants et ajouta aux colères politiques les haines religieuses.

Guillaume d'Orange, Stadhouder des Pays-Bas, n'eut pas de peine à réunir, dans une nouvelle coalition, les divers groupes d'alliés déjà formés.

En 1686, les rois d'Espagne et de Suède, la Hollande, l'Empereur, plusieurs Electeurs, le duc de Savoie formèrent la « Ligue d'Augsbourg », en vue de se garantir réciproquement contre les violences possibles de Louis XIV. Le Roi-Soleil, loin de reculer, multiplia les provocations!

D'autre part, l'Angleterre, qui avait toujours été neutre ou même l'alliée de la France, devint agressive sous l'impulsion de Guillaume d'Orange, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III.

Grâce à son concours actif et décisif, les coalisés purent, dès lors, contre-balancer la puissance de Louis XIV.

En 1695, le Roi-Soleil, irrité du bombardement des villes maritimes françaises par les flottes anglaises et hollandaises, donna l'ordre au maréchal de Villeroy d'envahir la Belgique et de bombarder Bruxelles, en justifiant cette action inhumaine par le manifeste ci-après :

« Il y a deux ans que les alliés font consister leur plus grande gloire à bombarder les villes maritimes de la France, et à désoler par leurs continuels incendies de pauvres habitants qui n'ont aucune part à la guerre que les souhaits qu'ils font pour la voir finir. Cependant, quelque facilité que le roi ait eue de porter dans les principales villes de ses ennemis de plus grands dommages que ses sujets n'en ont reçus, sa majesté avoit toujours cru que les alliés, faisant de sérieuses réflexions sur tout ce que leur pays pourroit souffrir de son juste ressentiment, mettroient fin d'eux mêmes à cette manière de faire la guerre. Mais comme la trop grande répugnance



Louis XIV

qu'elle a fait paraître à user de représailles, a fait croire aux ennemis qu'ils pouvaient impunément essayer de mettre le feu dans toutes les villes de France situées auprès de la mer, elle s'est enfin vue forcée de faire sentir à la ville de Bruxelles, comme à la capitale des Pays-Bas, les effets réciproques de semblables actes d'hostilité, offrant, néanmoins, comme elle a fait, de les faire cesser aussitôt que les alliés voudraient en convenir. En sorte que si ladite ville de Bruxelles et toutes celles des ennemis qui pourront être à l'avenir exposées à de semblables représailles, y trouveront leur ruine inévitable, elles ne la devront attribuer qu'au peu de cas que les chefs de la Ligue font de la conservation des peuples (1) ».

(1) Archives Collection de Versailles, Paris, année 1695.



LE MARECHAL DE VILLEROI

D'après le portrait de Rigaud, gravé par Edelinck.

Ses vertus militaires ont été très souvent exagérées par les historiens et il dut bien plutôt sa haute situation dans l'armée à son caractère de courtisan toujours prêt aux plus basses flatteries qu'à sa valeur militaire.

L'armée française, forte d'environ 70.000 hommes, venait de prendre Furnes et Dixmude. Villeroi passa l'Escaut, se dirigea sur Enghien, où les convois lui amenèrent de Mons le matériel nécessaire pour le bombardement de la capitale.

Les événements de 1695 sont restés écrits en lettres de feu dans la mémoire des Bruxellois.

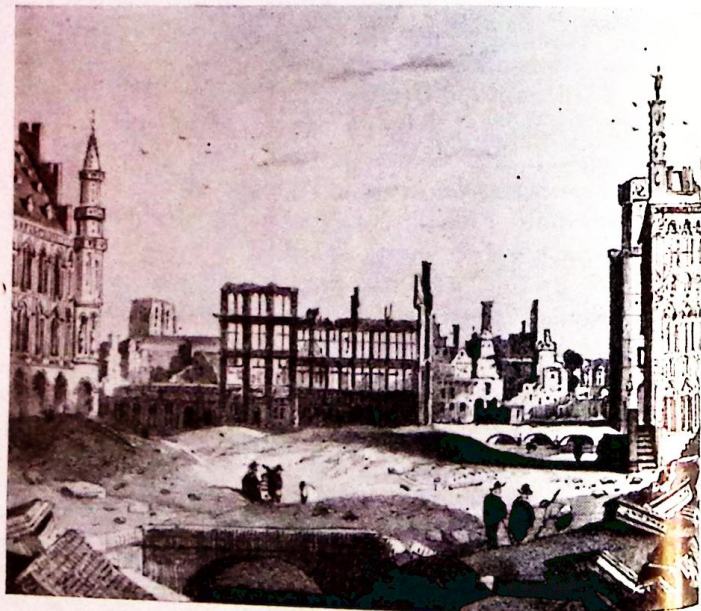
Le 11 août, le maréchal de Villeroi établit son quartier général dans le couvent des Minimes à Anderlecht, pendant que les troupes françaises s'adossaient aux villages d'Itterbeek et de Dilbeek, d'où l'on découvrait aisément l'ensemble de la ville.

Le 13, l'ennemi arma ses batteries comprenant 18 pièces de gros calibre et 25 mortiers installés derrière la ferme de Ransfort, à Molenbeek-Saint-Jean. A 7 heures du soir, le bombardement commença, la tour de l'hôtel de ville étant prise comme point de mire. Les bombes et les boulets chauffés au rouge s'abattirent sur le centre de Bruxelles, durant toute la nuit, y allumant l'incendie de centaines de maisons.

On crut, lorsque cessa le feu, vers 7 heures, que la vengeance du Roi-Soleil était assouvie; il n'en était rien. A 9 heures le bombardement recommença et se prolongea, sans discontinuer, jusqu'au 15, à 4 heures du soir. L'incendie, activé par un fort vent d'Ouest, s'était propagé d'une façon effrayante. Les Français avaient lancé 2.000 bombes et 1.200 boulets rouges. La ville présentait

un état lamentable; des rues entières étaient détruites, les monuments les plus précieux étaient perdus ou dévastés, le quart environ de Bruxelles était réduit en cendres: 3.820 maisons étaient entièrement ruinées, 420 fortement endommagées. Les marchandises, meubles, objets d'art, détruits pendant ces trois jours furent évalués à 23 millions. Un millier de bourgeois qui, jusqu'alors, avaient vécu dans l'aisance, se trouvèrent, en quelques heures, réduits à la mendicité. Les uns ne possédaient plus ni lit, ni chaise pour se reposer; les autres, ni linge, ni habits pour se couvrir!

Les gravures du temps nous montrent les rues couvertes de décombres, bordées de ruines; partout les débris amoncelés rendaient la circulation sur les voies publiques, difficile pour les piétons, impossible pour le charroi. Ce n'étaient que ravins et montagnes. Les quartiers du centre surtout



La Grand'Place de Bruxelles.

avaient souffert: l'hôtel de ville, le beffroi de Saint-Nicolas, les casernes espagnoles au Vieux Marché, la plupart des églises, nombre de couvents, des hôtels princiers avaient été détruits ou avaient subi des dommages considérables.

La gravité du désastre s'explique, à la fois, par la vétusté de nombreux immeubles, la plupart en bois, et par leur concentration excessive, due à l'absence d'urbanisation.

L'Hôtel de Ville ne fut pas détruit, encore qu'il ait été fortement atteint: les murs subsistèrent, mais les toitures s'effondrèrent incendiées et les archives communales disparurent presque complètement.

Le 17 août, le maréchal de Villeroi et ses troupes s'éloignèrent de Bruxelles, laissant, eux et leur maître, un nom exécré en Belgique.

L'ancienne Tour de Saint-Nicolas, hôpital de Bruxelles, vue prise après le bombardement.

(D'après un dessin de Coppens, Gravure de Kraft. Collection de M. Th. Hippert.)

D'autre part, à cette époque, Guillaume III, roi d'Angleterre et stadhouder de Hollande, secondé par Maximilien-Emmanuel de Bavière, gouverneur général de nos provinces, s'était emparé de la ville de Namur qui était aux mains des Français depuis 1693 et avait investi la citadelle, commandée par le duc de Boufflers.

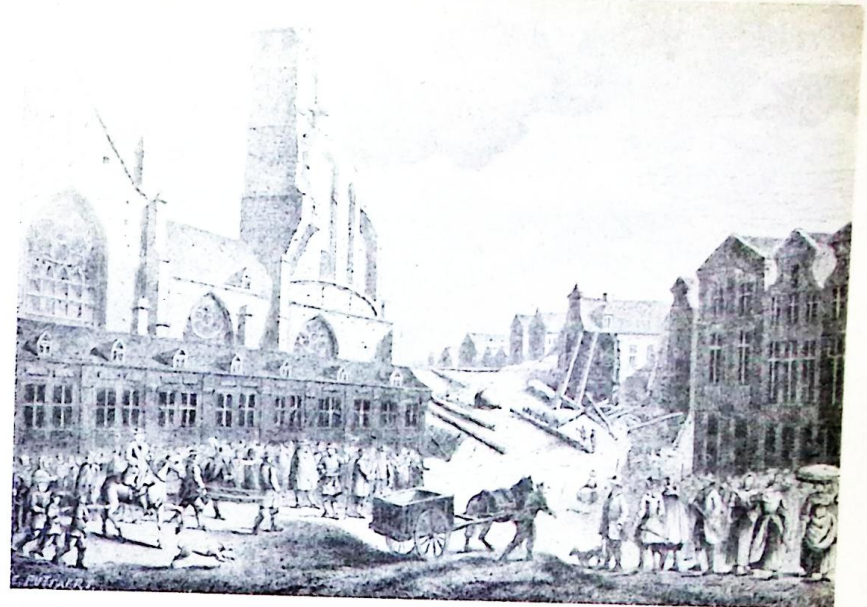
Dès après le départ des troupes françaises, on organisa les secours aux sinistrés bruxellois. Des convois de vivres furent envoyés par des nobles, des dignitaires ecclésiastiques et par les grandes villes voisines: Anvers, Malines et Louvain.

Puis le Magistrat, provisoirement installé à l'Hôtel d'Ursel et dans quelques autres maisons privées, entreprit les formidables travaux de déblaiement des zones dévastées.

On profita des circonstances pour rectifier, élargir et relever certaines rues, proches de la Grand'Place: la rue au Beurre, la rue de la Colline et la rue des Chapeliers, pour réédifier, suivant certaines prescriptions, les maisons sans saillie sur la voie publique et pourvues dorénavant de gouttières conduisant les eaux de pluie jusqu'au niveau du sol.

Pour favoriser la « reconstruction », le Gouvernement autorisa la ville de Bruxelles à pratiquer des coupes dans la forêt de Soignes et l'exempta, pour un terme de trois ans, de toutes charges et impositions à l'entrée dans le pays et dans la ville, de tous les matériaux destinés à la réédification des immeubles détruits. Il permit aussi l'établissement d'un « prix maximum » du bois de charpentes et d'autres matériaux de construction.

Grâce à la sollicitude du Magistrat communal, quatre années suffirent pour faire disparaître les principales traces du sinistre bombardement. Une



nouvelle phase de l'histoire de la ville allait s'ouvrir et les premiers essais sérieux d'urbanisation allaient être tentés: élargissement des rues donnant accès à la Grand'Place; rectification des alignements; emploi de matériaux durs; réfection des égouts et canalisations des eaux pluviales par gouttières communiquant avec ceux-ci; embellissement de certains quartiers; obligation imposée aux bâtisseurs à front du grand marché, c'est-à-dire de la Grand'Place, de soumettre à l'autorité communale leurs projets de reconstruction, afin que l'harmonie et l'esthétique des habitations soient respectées.

Il faut rendre hommage à la prévoyance municipale de la fin du XVII^e siècle. C'est à elle que Bruxelles est redevable, pour une large mesure, d'avoir acquis la gloire universelle de posséder une place admirable, à l'abri des profanations sacrilèges.

L'Hôtel de ville s'agrandit considérablement après le bombardement de 1695. Les bâtiments qui furent alors construits répondent au style Louis XIV, et, parmi eux, il faut signaler celui qui s'étend le long de la rue de l'Amigo et qui constitue l'arrière-corps de l'édifice tout entier.



Le 14 août 1695, à 16 heures, la chapelle Sainte-Anne est atteinte par l'artillerie du Maréchal.



Perspective
de la rue de la Madeleine
au lendemain du bombardement.

Ce fut Corneille Van Nerven qui présida, comme architecte, à l'érection du bâtiment et qui le joignit à l'Hôtel de Ville par le truchement des deux flancs de la cour.

La première pierre fut placée par Charles Van den Berghe, bourgmestre des lignages, le 19 mars 1706 et le tout fut achevé en 1717.

Lorsqu'on examine, de la rue de l'Amigo, la façade arrière de l'Hôtel de ville, on aperçoit, au-dessus du portail d'entrée, un balcon en fer forgé, orné des armes du Brabant, circonstance qui rappelle l'occupation par les Etats du Brabant, de cette partie de l'Hôtel de ville à cette époque.

*

Le 20 septembre 1697, après huit ans d'une guerre acharnée, la paix fut enfin signée au château de Ryswick, près de La Haye.

Louis XIV, montrant à regret, beaucoup de modération, consentit à reconnaître le prince d'Orange comme roi d'Angleterre et à restituer à l'Espagne : Luxembourg, le comté de Chiny, Charleroi, Courtrai, Mons et Ath.

Mais le triomphe de la coalition coûtait cher à la Belgique. Pendant huit ans plus de 200.000 soldats étrangers avaient couvert et ravagé nos provinces.

Le gouvernement, il faut lui rendre cette justice, mit à profit le Traité de Ryswick pour réparer autant qu'il était possible ces grands désastres.

Le gouverneur : S.A.E. Maximilien-Emmanuel de Bavière chargea ses propres Etats de Bavière afin d'effacer les traces du bombardement de 1695, que Villeroi avait fait subir à la capitale. Bruxelles reprit un nouveau lustre et la bourgeoisie, oubliant ses malheurs, donna soudainement une éclatante publicité à ses vieux privilèges.

Aussi, lorsqu'à l'occasion de cette paix tant désirée, une brillante cavalcade parcourut les rues

de Bruxelles, le 21 juillet 1698, les étrangers, accourus de toutes parts, avaient peine à croire que cette ville, neuve, pimpante, luxueuse, avait subi des désastres tels que le récit en avait ému l'Europe entière et avait soulevé contre la Cour de Versailles et Louis XIV une réprobation unanime.

La pitié de nos aïeux vint en aide aux églises et aux couvents ruinés, et les corporations laïques, principalement les Métiers, parvinrent en s'imposant de nouvelles charges, à relever sur un plan plus vaste et plus splendide, leurs anciennes chambres d'assemblées. Quant aux particuliers, ils usèrent largement des ressources du crédit. Les marchands anversois leur avancèrent des sommes considérables et purent se vanter de ce que la moitié de la ville de Bruxelles leur était hypothéquée.

Mais la prospérité des Pays-Bas reposait sur des bases trop solides pour que cette situation se prolongeât. L'activité qui régnait à Bruxelles répara, en peu de temps, les pertes immenses qu'elle avait essuyées. Grâce à leur laborieuse ardeur, grâce à leur esprit d'ordre et d'économie, ses habitants furent bientôt en état de se libérer de leurs dettes, et on les vit alors déployer, de nouveau, dans les fêtes publiques, ce goût de luxe qui distingua toujours les Belges.

*

En conclusion, le Traité de Ryswick de 1697 était un triste échec pour la puissance de Louis XIV. La grandeur que la conquête avait créée s'effaçait devant le découragement du pays. Louis XIV accepta cette paix comme une nécessité du moment, mais lorsque la France se fut reposée, elle courut encore à la guerre, et la succession d'Espagne, en 1700, en fut le prétexte et la grande occasion.

Charles MERTENS.

Poésie de Thorembais-les-Béguines

DANS le guide *Odé sur le Benelux*, Suzanne Chantal écrit : « Sur la plaine, le vent est limpide, fait miroiter les feuilles vernissées des betteraves, brosse à rebours la chevelure des blés et des seigles. Unie, monotone, immense, la plaine n'a que de lentes ondulations que sentent seulement les bœufs au labour et les vélos cahotant sur les mauvais chemins de terre battue. A chaque creux, comme au chaud d'une aisselle, un bouquet d'arbres, quelques maisons. Les villages ont de beaux noms trop longs pour eux : Thorembais-les-Béguines... »

On pourrait chicaner Suzanne Chantal parce qu'elle se soucie moins d'exactitude que de littérature. Car il n'est pas vrai que la plaine heshignonne est unie et monotone. Elle est coupée de rangées d'arbres, de bosquets, de bois et le sol n'est pas dépourvu de relief. Sans être très accidenté, ce sol l'est plus que suffisamment pour que l'on n'éprouve jamais l'impression d'ennui que provoque, dans sa platitude extrême, dans son infinie horizontalité, la terre hollandaise qui, pour avoir quelque attrait, est obligée de se fleurir de damiers de tulipes et de s'animer des ailes, formant carroussels, des moulins à vent servant de pompes à eau.

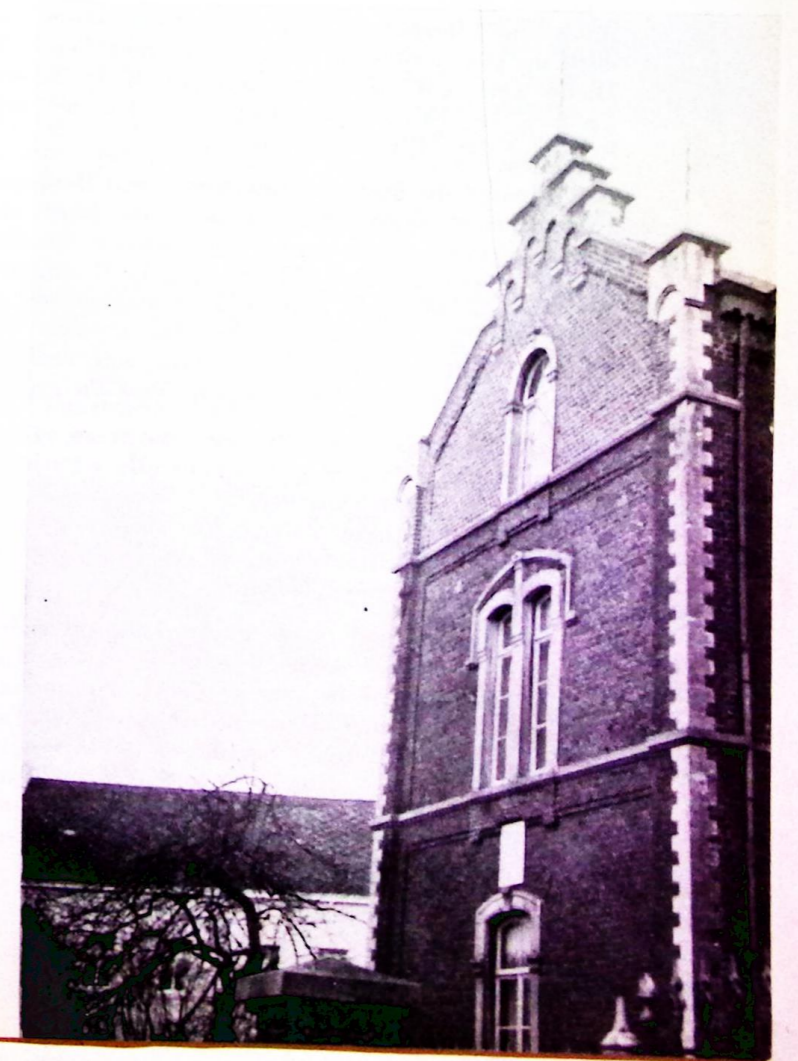
Nous réclamons justice pour la Hesbaye, particulièrement pour cette Hesbaye brabançonne où plus d'un village porte un beau nom un peu trop long peut-être si l'on tient compte de son importance. Les noms de nos villages ne tiennent heureusement aucun compte de certains éléments statistiques : superficie du territoire, chiffre de la population, nombre de maisons ou de foyers. Ils sont généralement issus d'une particularité locale ou de l'histoire. C'est le cas de celui de Thorembais-les-Béguines. Thorembais est le nom d'un ruisseau et les hommes ont toujours recherché, lorsqu'ils se sont décidés à se fixer à demeure, la proximité de l'eau. Le complément « les Béguines », par ailleurs, rappelle qu'il y eut là un enclos béguinal fondé ou existant déjà, si nous nous en référons à notre regretté correspondant Edmond Bourgoignon, en 1220.

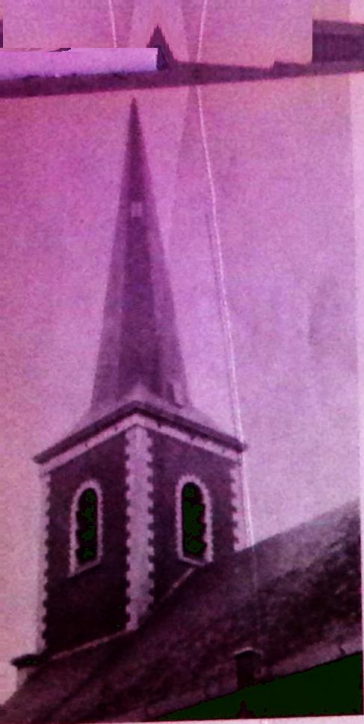
Thorembais-les-Béguines aurait pu, sans inconvénient, s'appeler, par exemple, Thorembais-Sainte-Ode. L'histoire eut été satisfaite également ou, à défaut de l'histoire, la légende. Car Sainte-Ode, ou — plutôt — Dame Ode, appartient-elle à l'histoire, à la légende ou, peut-être à l'histoire et à la légende tout à la fois ?

Le baron Le Roy, qui nous a raconté l'existence de Dame Ode dans son *Grand Théâtre profane du Brabant wallon* édité en 1696, affirmait qu'elle vivait en l'an de l'Incarnation 1220. Nous pouvons en conclure, sous réserve s'entend qu'elle a fondé la communauté béguinale dont le nom du village perpétue le souvenir ou, tout au moins, qu'elle en a fait partie.

La bienheureuse et religieuse Dame Ode vivait à Thorembais où elle devait d'ailleurs rendre son âme à Dieu. Elle avait de grandes vertus, brûlait d'une ardente charité et aurait voulu communier tous les jours. Estimant qu'il ne convenait pas — surtout pour une femme qui, par surcroît, était laïque — de recevoir journellement l'eucharistie, le curé lui refusa l'hostie. Dame Ode en fut désolée, tant et si bien que le Christ en personne

L'école avec la plaque blanche
rappelant le souvenir du poète D.-J. d'Orbair
(Photo M. Delmelle)





L'église de Thorembais-les-Béguines : son clocher, le banc de communion, son autel latéral avec un tableau représentant Saint Martin partageant son manteau. (Photo M. Delmelle)

vint, de nuit, entouré d'une multitude d'anges, lui donner la communion. Le miracle eut pour témoin, une disciple ou une compagne de Dame Ode qui, dès le lendemain, exhorta le curé à ne plus s'opposer à son pieux souhait en lui racontant la nocturne visite divine dont elle avait été l'objet et en lui demandant de vérifier le nombre d'hosties demeurées dans le ciboire. Il en manquait une. Regrettant son opposition passée, le curé ne refusa plus la communion quotidienne à Dame Ode qui, si nous en croyons le baron Jacques Le Roy, vécut jusqu'à la fin de son existence dans l'amitié de Dieu.

Beaucoup de légendes ont fleuri en Hesbaye, contrairement à ce qu'affirmait, un jour, un auteur signant de ses seules initiales : F. T. Cet auteur prétendait, par ailleurs, que le Hesbignon est presque toujours dépourvu d'imagination et qu'il n'est que rarement poète. Les travaux des champs, soutenait-il, prennent tout son temps : « aussi peu d'évasion vers les frontières du rêve ».

La Hesbaye n'est peut-être pas une terre exceptionnellement fertile en poètes mais elle a toujours eu ses poètes dont, aujourd'hui, Gaston Godfrin, Louis Daubier, Jean Joie... Et Thorembais-les-Béguines, où nous sommes, a eu Désiré-Joseph d'Orbaix, alias Désiré Debouck.

Il est impossible, parlant de Thorembais-les-Béguines, d'oublier Désiré-Joseph d'Orbaix. Une plaque, apposée sur le mur de l'école communale qui est aussi la maison natale du poète et l'actuelle maison communale, au-dessus de la fenêtre du rez-de-chaussée, rappelle son souvenir. Résultant d'une initiative mayorale, elle a été inaugurée en juin 1953. « Là-bas, à Thorembais-les-Béguines,

dans ce village du bon vieux temps, sur la façade scolaire, écrivait naguère Marie-Claire d'Orbaix, fille du poète et poète elle-même, une petite phrase nous invite à ne pas oublier la naissance de son chanfre mais elle ne peut raconter davantage, et entre les murs solides qui ont abrité des présences chères, qui verrait s'animer de doux fantômes ? »

Désiré-Joseph d'Orbaix est né le 27 juin 1889 dans cette maison scolaire, proche de l'église, et y a vécu. Son père était maître d'école. Le poète est demeuré dans son village natal jusqu'à l'âge de 19 ans. Les études puis l'enseignement l'ont obligé à en vivre éloigné mais, toujours, il restera fidèle à son petit coin de terre. Il y reviendra souvent. Et il ne cessera jamais de le célébrer avec ferveur, en vers et, aussi, en prose. « Il attendait pour écrire, a dit Armand Bernier, que des contacts avec sa terre campagnarde qu'il revoyait souvent, ou, à défaut, la grâce de la mémoire, fissent flotter autour de lui les halos d'or annonçant l'admirable visite. Alors, il célébrait sa famille, les gens de sa région, la terre, les métiers typiquement brabançons, avec une exaltation rare. »

Tout Thorembais-les-Béguines, avec ses gens et leurs maisons, avec les champs et les couleurs diverses des saisons, est présent dans l'œuvre de l'écrivain ayant pris son pseudonyme à la toponymie locale. Orbaix est le nom d'un ruisseau prenant sa source sur le territoire du village de même appellation.

Il est d'abord question, dans l'œuvre de Désiré-Joseph d'Orbaix, de l'école :

« L'école est à pignons, au milieu du village,

tirée des moellons du pays et voisine de l'église, sa sœur de pierres et d'ardoises... »

Il est aussi question de l'église :

Eglise, vieux credi bâti par le village,
Sur des fondations de rêve et d'ossements,
ierre de la naissance et de l'enterrement,
Chapelet de maisons où prie un paysage,
Je l'égrène, j'appelle, au baiser d'un nuage,
Le clocher baptismal de mon commencement,
Et la cloche me prend dans son balancement
Pour suspendre à son vol, le ciel de mon
[jeune âge...

Cette église mérite qu'on s'y arrête. Elle est placée sous le patronage de saint Martin qui, on ne sait trop pourquoi, jouit dans notre pays, de



La ferme Cocquiamont dont le portail porte les armes de Martin de Cupis de Camargo.

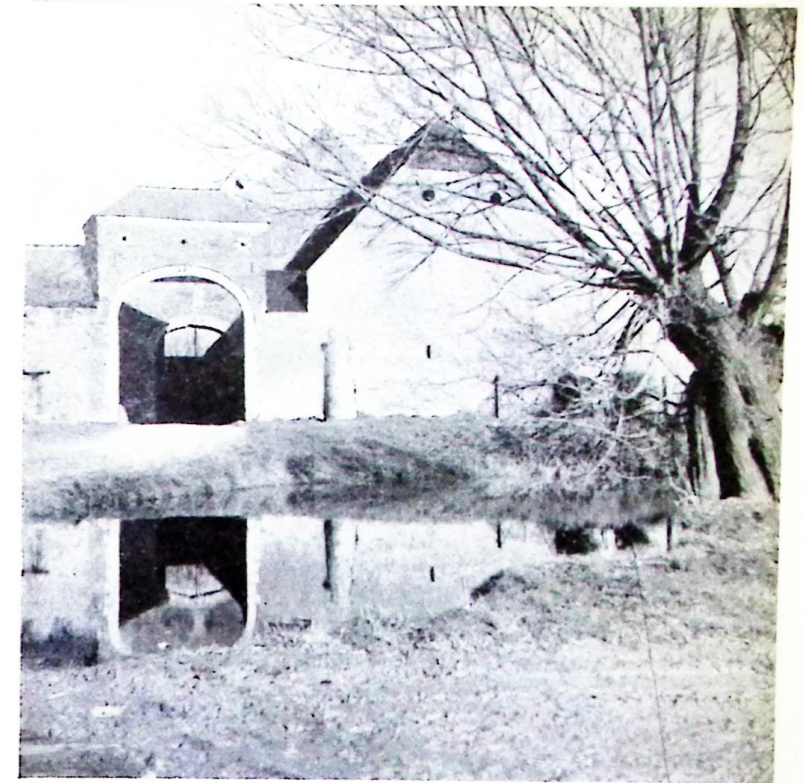
(Photo de Sutter)

la sympathie populaire et sous le vocable duquel sont placées quantité d'églises, ainsi que certaines fêtes dont, par exemple, les « Eveûyes de Saint-Martin » malmédiennes.

Peut-être faut-il attribuer le crédit dont bénéficie saint Martin chez nous au fait qu'il apparaît

La ferme Mellemont : vue d'ensemble.

(Photo de Sutter)



L'entrée principale de la ferme Cocquiamont.

(Photo de Sutter)

comme la personnification même de la charité. Né à Sarabia, en Pannonie, au nord de la yougoslavie actuelle, saint Martin se fit soldat et, par la suite, se convertit au christianisme. Un jour, le Christ lui apparut sous l'aspect d'un mendiant déguenillé. Martin en eut pitié et lui donna la moitié de son manteau. Entré dans les ordres, il devint évêque de Tours et mourut le 11 novembre 402. Les Mérovingiens le choisirent comme patron. Mayence lui dédia sa principale église. Et de nombreuses localités d'Allemagne, de Suisse et, aussi, de Belgique le choisirent comme protecteur.

La légende de saint Martin, on le sait, est illustrée par un tableau de Van Dyck dont l'original se trouve, ou se trouverait, (car certains doutent que ce soit bien l'original), à Zaventem. L'église de Thorembais-les-Béguines possède une copie, de bonne qualité, de ce chef-d'œuvre. Elle orne





La ferme Mellemont : dans le mur qui est bordé par l'ancien « grand chemin de Wavre » sont creusées douze niches, les douze stations du chemin de la croix.

(Photo de Sutter)

L'autel latéral gauche, consacré à la Vierge. Le sanctuaire, doté d'un chemin de croix, dont chaque station est un tableau peint sur toile, s'enrichit également d'un banc de communion en bois ajouré, délicatement sculpté, et d'un maître-autel provenant de l'église de Plancenot, et portant des éraflures de la bataille du 18 juin 1815.

Près de l'église, il y a la cure et l'ancien cimetière, à présent désaffecté. Le nouveau cimetière s'ouvre au sommet d'un chemin montant en pente modérée à partir de la butte sur laquelle se dresse l'église :

*Je sens le poids, dans ma poitrine,
De la terre où sont deux cercueils...*

Désiré-Joseph d'Orbaix a donc évoqué l'école — sa maison natale — avec tout son matériel didactique, la porte sous l'horloge, les bancs, le poêle, le boulier-compteur, la cour et le préau retentissant. Il a parlé de l'église fraîche de prière, amère d'encens, et du cimetière où sont ses parents morts. Il a dit toute la rustique paix de son village avec :

*Le pont sur l'eau, la maison dans l'allée,
Au fond des prés, la ferme aux trois yeux noirs...*

Des fermes, il y en a plus d'une à Thorem-bais-les-Béguines. Il y a, notamment, la ferme de Meleuze. Il y a, aussi, la ferme Cocquiamont, dont le portail porte les armes de Martin de Cupis de Camargo, parent de la célèbre danseuse qui fit courir tout aris, et dont le patronyme se retrouve sur une pierre tombale de Baisy-Thy. Une pierre tombale qui ne recouvre pas ses restes mais celle d'une tante ou d'une cousine... Il y a encore, et surtout, la ferme d'Emellemont ou de Mellemont, appelée également ferme de l'Abbaye. « *Sur l'Abbaye, au fond des prés, notait Désiré-Joseph d'Orbaix, la lumière demeurait belle, et les pigeons la traversaient, verts comme l'herbe, bleus comme le ciel de cette heure...* »

Le chemin de Mellemont s'ouvre face à l'église et conduit vers l'immense ferme blanche, actuellement ferme Rigaux. Cette ferme, qui est toujours la plus vaste du Brabant, était jadis connue à l'égal d'un centre tant et si bien que le « grand chemin de Wavre » était couramment appelé le « grand chemin de Wavre à Mellemont ». Au delà de Mellemont, décrivant une courbe, le chemin en question aboutissait et aboutit encore directement à Perwez.

La ferme de Mellemont, tout comme celle de Cocquiamont d'ailleurs (Martin de Cupis de Camargo, dont les armes coiffent le portail, était abbé de Villers), appartenait à la célèbre abbaye cistercienne du Brabant. Elle doit vraisemblablement son origine à un prieuré. Une exploitation agricole fut, sans doute, annexée à celui-ci. On affirme que les caves du prieuré subsistent encore et que, sur les pierres de ce prieuré et de la ferme, on lisait les devises de Villers : « *Fortiter et Suaviter. Post Tenebras spero lucem. Mature et Candide* ». Quelques moines y résidaient en permanence, dirigeant une colonie d'ouvriers.

De dimensions surprenantes, Mellemont centre ses bâtiments sur une vaste cour rectangulaire, dont la superficie se rapproche de celle de la grand-place de Bruxelles. Une partie au moins de son mur d'enceinte remonte au XIII^e siècle. Dans le mur qui est bordé par l'ancien « grand chemin de Wavre » sont creusées douze niches, les douze stations du chemin de la croix. Majestueux, le grand portail monumental est dominé par une puissante tour carrée, dans laquelle s'ouvre une niche où veille une statue de saint mitré. La grange, que l'on aperçoit de l'entrée, porte le millésime 1687. Autour, les champs s'étendent. Une partie des terres encore exploitées actuellement ont été cédées jadis, à Mellemont, par les moniales de l'Abbaye de la Cambre. Ajoutons qu'un souterrain, qui existe toujours, mais obstrué et en partie effondré, reliait la ferme à l'Abbaye de La Ramée, sous Jauchelette.

Autour, il y a la campagne, une campagne qui, l'été venu, se dore de blés que l'on « sape » à la manière hesbignonne, au moyen du « piquet » ou petite faux à manche court et du « havet » ou crochet à manche servant à rassembler les tiges en javelles, où que l'on fauche, plus prosaïquement peut-être mais bien plus rapidement, à la machine. Il y a la campagne (Thorem-bais met, à la disposition de la culture, 767 des 814 hectares que compte son territoire), dont Désiré-Joseph d'Orbaix a dit et redit l'opulence et la naturelle splendeur :

*O dizcaux d'avoine et de seigle
Equilibrés selon la règle,
Epcautre, orge, épis rassemblés
Et vous, gerbes denses des blés,
Je vous revois faisant la haie,*

UN PRIX LITTÉRAIRE A GEORGES POISSON

M. Georges Poisson, conservateur au Château de Sceaux, qui avait déjà reçu en 1964 le Grand Prix littéraire du Département de la Seine, vient de se voir décerner le Prix littéraire du Département de Seine-et-Oise, pour l'ensemble de son œuvre.

Spécialiste de Paris et de la région parisienne, dont il a étudié aussi bien l'histoire que les monuments et les problèmes urbanistiques, M. Georges Poisson a déjà publié de nombreux ouvrages sur cette question, parmi lesquels on peut citer *Fontaines de Paris* (1958), *Histoire et histoires de Sceaux* (1959), *Napoléon et Paris* (1964) et surtout une monumentale *Evocation du Grand Paris* (1956-61), description systématique, en trois gros volumes, de la région parisienne : il en prépare actuellement une nouvelle édition, calquée sur les nouveaux départements. Dans un genre plus léger, *Histoire souriante de Paris* (1963) marie l'érudition et l'humour. L'auteur prépare une refonte du célèbre ouvrage de Georges Huisman, consacré aux *Monuments de Paris*. Enfin, l'Île de France lui a inspiré, sous le titre de *Pays du dimanche*, une série de quatre volumes illustrés, dont deux sont déjà parus.

Professeur d'histoire de l'art à l'École Normale Supérieure d'Enseignement Technique, membre de la Commission des Sites de Seine-et-Oise, M. Georges Poisson ne s'en consacre pas moins, essentiellement, depuis dix-huit ans, sous le patronage de M. Héron de Villefosse, conservateur en chef des Musées, au Musée de l'Île de France, à Sceaux, qui lui doit une grande part de son actuel renom.

LE PRIX ALOFS A M. ROGER FOULON

Le prix Ralph Alofs réservé cette année aux membres francophones de l'Union belge des Écrivains du Tourisme a été attribué à M. Roger Foulon. Le jury était présidé par M. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme.

Le prix Alofs a été créé par Mme Alofs en souvenir de son époux, de son vivant président de l'Union belge des Écrivains du Tourisme et de la Fédération internationale des Journalistes et Écrivains du Tourisme.

*Sur les plateaux ronds de Hesbaye,
Avec vos couronnes d'oiseaux,
De bleuets, de coquelicots...*

Notre « Jammes des labours » — c'est ainsi que l'on a appelé Désiré-Joseph d'Orbaix — nous a conduit à travers son village natal, par « ses chemins fauves et les souples rubans de ses sentiers », et à la rencontre de sa multiple beauté renouvelée par les réguliers caprices des saisons : « *La terre s'habilla de nef pour la fête des fleurs; l'été la couvrit de paille : les jours furent longtemps bleus, puis l'automne revint...* » Et, grâce à lui, toujours vivant dans ses poèmes et ses livres, nous avons appris à connaître et à aimer un des sites les plus attachants de la Hesbaye brabançonne et de toute la province !

Joseph DELMELLE.

PRES D'UN QUART DE MILLION DE VISITEURS POUR L'EXPOSITION « LE SIÈCLE DE RUBENS »

Le 12 décembre dernier, les portes du Musée d'Art Ancien, rue de la Régence, à Bruxelles, se sont refermées pour la dernière fois sur les cinq cents chefs-d'œuvre de l'exposition *Le Siècle de Rubens*. Sept mille six cent-cinquante-sept personnes avaient encore parcouru les salles, dépassant le record enregistré le 11 novembre avec 6.291 visiteurs.

Ainsi, en moins de deux mois, 51 jours exactement, 241.275 visiteurs ont voulu découvrir ou retrouver Rubens et son temps. Il y a deux ans, *Le Siècle de Bruegel* avait attiré 148.000 curieux ou amateurs ce qui fut, à l'époque, un succès considérable.

Toutes les prévisions ont donc été largement dépassées et le record même du nombre de visiteurs enregistré pour une exposition organisée en Belgique fut sensiblement battu. Il était détenu, à ce jour, par la ville de Bruges avec 177.000 visiteurs il y a cinq ans pour *Les Primitifs flamands*.

Le Siècle de Rubens a reçu la visite du Roi et de la Reine, des princes de Liège, du roi Umberto, de la reine Marie-José et de la princesse Marie-Gabrielle.

De nombreuses personnalités du royaume et des pays voisins, des experts, des connaisseurs, de simples amateurs l'auront parcourue, jour après jour. Près d'un quart des visiteurs ont été des étrangers. Parmi eux, des milliers de Français, de Hollandais, d'Allemands, d'Italiens, de Suisses et d'Américains aussi se sont rendus à Bruxelles spécialement pour voir cette exposition.

La vente du magnifique catalogue illustré a connu également un très grand succès, et très rapidement il y eut pénurie d'exemplaires français, puis d'exemplaires néerlandais. Le tirage total est estimé à 60.000 exemplaires, se répartissant pour deux tiers en exemplaires français et un tiers en exemplaires néerlandais. Les derniers jours de l'exposition, les services étaient complètement dépourvus d'exemplaires, mais l'on prenait des souscriptions, si bien que tous les amateurs auront été servis par des tirages supplémentaires.

En folâtrant entre Bruxelles et Nivelles

Bruxelles

Uccle

Linkebeek

Alsemberg

Sept Fontaines

Braine-l'Alleud

Ophain-Bois-Seigneur-Isaac

Nivelles

(40 km environ)

* : Monument, site ou œuvre d'art remarquable.

** : Monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

QUITTER Bruxelles par la Porte Louise et la Place Stéphanie, celle-ci étant dédiée à la deuxième fille de Léopold II, la princesse Stéphanie qui épousa, en 1881, l'archiduc Rodolphe. A remarquer, occupant les angles de cette place, deux bâtiments coiffés d'un dôme; il s'agit d'anciens hôtels édifiés en 1873, d'après les plans de l'architecte Henri Maquet (1839-1909).

S'engager dans l'avenue Louise, une des plus célèbres et des plus imposantes artères de la capitale. Cette spacieuse avenue ainsi dénommée en souvenir de la fille aînée de Léopold II, fut créée en 1864 à la suite de la cession à la ville de Bruxelles d'une bande de terrain que se partageaient jusqu'alors les communes d'Ixelles et de Saint-Gilles. Elle resta jusqu'à ces dernières années la promenade mondaine par excellence. De part et d'autre de l'avenue se déployaient maisons de maître, magasins de luxe et immeubles à destination commerciale.

De récents aménagements de la voie publique, entrepris dans le but de répondre aux impératifs d'un trafic automobile de plus en plus intense ont entraîné la disparition de l'allée réservée aux cavaliers ainsi que de la plupart des marronniers dont les élégants massifs contribuèrent pour une large part à la joliesse et à la renommée des lieux.

A hauteur du Rond-Point de l'avenue Louise, on remarque, à gauche, un très artistique groupe en bronze de Charles Vander Stappen (1843-1910) re-

Moyens d'accès pour piétons

Les divers sites et monuments décrits dans le présent itinéraire sont desservis par les trains et autobus ci-après :

Train (124) Bruxelles - Linkebeek - Braine-l'Alleud - Nivelles - Charleroi.

Autobus (553) Uccle (Calevoet) - Alsemberg - Halle (Hal).

Autobus (554) Uccle (Calevoet) - Alsemberg - Braine-l'Alleud.

Autobus (565) Braine-l'Alleud - Ophain - Bois-Seigneur-Isaac - Nivelles.

Pour plus de détails, consulter l'Indicateur Officiel des Chemins de Fer belges et l'Indicateur général de la Société nationale des Chemins de Fer vicinaux.

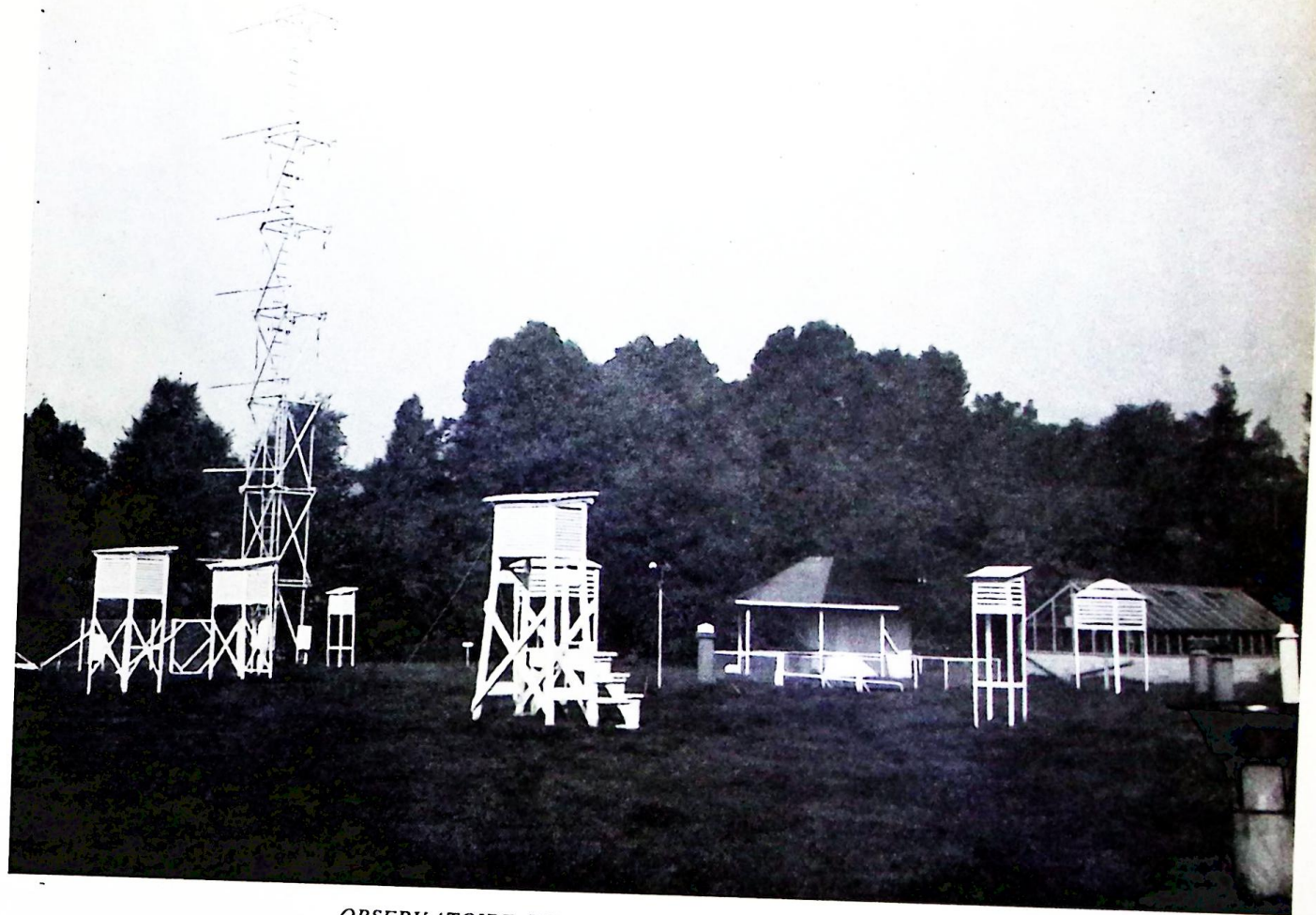
Les touristes limitant leur visite à Uccle et sa région auront intérêt à emprunter l'une des lignes de tramways ou d'autobus de la S.T.U.B., desservant cette localité et ses abords.

présentant Ompdrailles, le Tombeau des Lutteurs, œuvre datée de 1892, puis, au-delà du Rond-Point, à l'entrée du tronçon de l'avenue conduisant au Bois de la Cambre, le Monument Buls-De Mot (1928), dû à l'architecte Van Neck, et orné d'un groupe symbolique traité par Victor Rousseau (1865-1954).

Plus loin, « l'Esclave repris par les chiens » (1897), exécuté par Louis Samain (1834-1901), sujet pathétique inspiré du célèbre roman « La Case de l'Oncle Tom » et fustigeant l'esclavagisme. A l'extrémité de l'avenue (terre-plein central) la gracieuse Fontaine du Poète (1949), élevée par l'architecte Houyoux en hommage à Odilon Périer (1901-1928).

Enfin, à droite, immédiatement avant l'entrée du bois, un intéressant groupe en bronze « Cavaliers luttant » (1906), composition pleine de vigueur de Jacques de Lalaing (1858-1917).

Par l'avenue de Diane, pénétrer dans le Bois de la Cambre*, magnifique lambeau de la Forêt de Soignes. Annexé à la ville de Bruxelles par décision du législateur en date du 21 avril 1864, il fut aménagé d'après le projet primé de l'architecte-paysagiste Keilig. Sa superficie est assez modeste : 124 hectares (2.000 mètres de profondeur sur 550 mètres de largeur) mais sa futaie et son relief sont admirables avec pièce d'eau centrale très décorative (canotage) ceinturant un îlot desservi par un bac.



OBSERVATOIRE DE BELGIQUE :

C'est de cet endroit que sont opérés les relevés météorologiques valables pour l'agglomération bruxelloise.

Plusieurs chalets, guinguettes et établissements abritant des cafés, restaurants ou tea-rooms (capacité totale : plus de 1.500 places), équipés soit de plaines de jeux pour enfants (Patinoire du Gymnase, Les Rossignols), soit d'attractions diverses (patinoire à roulettes à la Patinoire du Gymnase, piste de pétanque, chez Moeder Lambic, golf miniature à la Laiterie du Bois de la Cambre), sont disséminés soit au cœur, soit aux abords immédiats du bois, et drainent vers leurs installations, principalement durant la haute saison, des légions de Bruxellois et de touristes de passage.

Après avoir longé, pendant 750 m environ, l'avenue de Diane, s'engager, à droite, à hauteur des signaux lumineux, dans l'avenue de la Belle-Alliance qui aboutit, 250 mètres plus loin, à la chaussée de Waterloo. Traverser cette dernière route pour suivre l'avenue De Fré, jolie artère tracée en 1861 et bordée, de nos jours, de coquettes villas et de spacieuses maisons de plaisance.

L'avenue De Fré, longue de plus de 2 km, et qui épouse le cours de l'Ukkelbeek, aujourd'hui entièrement voûté, conduit au centre de la commune d'Uc-

cle, faubourg le plus étendu (2.291 hectares) et un des plus peuplés de l'agglomération bruxelloise (population en 1965 : 75.000 habitants).

Mais avant de joindre le berceau d'Uccle, l'avenue De Fré passe d'abord à proximité de l'Observatoire Royal de Belgique (accès par l'avenue Houzeau qui prend naissance, à gauche de l'avenue De Fré).

L'Observatoire Royal de Belgique fut édifié de 1883 à 1890 au cœur d'un parc circulaire d'une superficie de 12 hectares (altitude : 102 mètres), d'après les plans dressés par l'architecte Van Rysselberghe et suivant les indications fournies par Charles Houzeau, à l'époque, directeur de l'institution météorologique. Cet observatoire remplaça celui construit entre 1826 et 1831, en bordure du boulevard de l'Observatoire (aujourd'hui, boulevard Bisschofsheim). C'est de l'Observatoire d'Uccle que sont opérés les relevés météorologiques valables pour Bruxelles et son agglomération. Les visites éventuelles doivent faire l'objet d'une demande préalable et d'un avis favorable de la direction. L'avenue Circulaire, qui ceinture entièrement la propriété, ménage d'intéressantes échappées sur les bâtiments, les pelouses et les belles frondaisons qui marquent ce domaine.

Par l'avenue Houzeau, regagner l'avenue De Fré dans laquelle on s'engage, à gauche, en direction d'Uccle-Centre. Bientôt se présente, à droite, la Ferme Rose, dont les origines remontent au XIVe siècle, mais qui fut reconstruite en 1708. Ce bâtiment, exemple attachant de ferme brabançonne, abritait encore, il y a quelques décennies, un café-laiterie. Aujourd'hui, propriété de l'Administration communale d'Uccle qui compte y installer un musée du folklore local.

Peu après la Ferme Rose, mais à gauche, cette fois, se découpe la curieuse église orthodoxe russe, édifice de plan carré, coiffé d'une coupole bulbeuse. Ce sanctuaire, achevé en 1935, a été érigé d'après un projet de l'architecte Istzelenov qui a pris comme modèle l'Eglise de la Transfiguration de Ostrov, inspirée elle-même de l'Eglise Saint-Yvan-du-Kremlin de Nijni - Novgorod (1184).

Pour visiter l'église, en dehors des heures réservées au culte, s'adresser à M. l'Archiprêtre.



UCCLE :

L'église orthodoxe russe évoque une des pages les plus brillantes de l'architecture religieuse en Russie.

Poursuivre le long de l'avenue De Fré pour atteindre, 100 mètres plus loin, le **Cornet**, communément appelé autrefois **Hof ten Horen**.

Cette pittoresque maison de plaisance, garnie d'une tour d'angle datée : 1570, occupe le coin de l'avenue De Fré et du chemin du Crabbegat. Cet ancien castel fut tour à tour transformé en ferme (1770), en guinguette, fréquentée par les artistes et écrivains (jusqu'en 1924), et, enfin, en maison particulière.

En face du Cornet, une plaque a été apposée, en 1927, sur le mur du pavillon d'entrée du parc de Wolvendael pour rappeler la rencontre légendaire de Thyl Ulenpiegel avec les frères de la Bonne Trogne. Cette plaque très simple est libellée comme suit : « Ici, Thyl Ulenpiegel, le Héros de Charles Decoster fit la rencontre des aveugles, des femmes archères d'Uccle et des frères de la bonne trogne ».

Immédiatement après le Cornet et toujours à gauche de l'avenue De Fré prend naissance le **Parc de Wolvendael**, un des vestiges de la Forêt de Soignes qui étendait, autrefois, ses ramifications profondément à l'intérieur du territoire d'Uccle. Acquis le 2 août 1920 par la commune d'Uccle, le parc forme, de nos jours, une ravissante promenade publique de quelque 18 hectares. La futaie, où dominent les hêtres pleins de majesté, est admirable et mêle ses attraits à ceux que dispensent d'imposantes pelouses. Les caprices d'un relief tantôt sauvage tantôt discipliné confèrent au domaine un charme sans pareil. Le parc est en outre équipé d'une cen-

taine de bancs publics et d'un golf miniature ouvert, en haute saison, tous les jours, dès 13 heures; le prix par parcours est de 12,50 F; l'abonnement (10 parcours) coûte 100 F.

Sur le plan artistique, le parc offre comme œuvres notables un gracieux pavillon, en pierre bleue, de style Louis XV, découvert dans le ghetto d'Amsterdam, et une statue de Pallas, due à A. Vriens (1929).

D'autre part, un puits couronné d'une margelle, en pierre blanche, et flanqué d'une pompe, forme un plaisant motif ornemental.

L'avenue De Fré s'achève au Square des Héros, où l'on remarque, à gauche, adossé au mur de clôture du parc de Wolvendael, le **Mémorial René Gobert**, fusillé par les Allemands, le 17 septembre 1943. Ce petit monument, conçu par l'architecte Gaston Deru, est enrichi d'un médaillon, œuvre du statuaire Witterwulgh; il fut inauguré le 8 juin 1947.

À droite, au centre du square, le **Monument aux Héros de la guerre**, réalisé par le sculpteur Grandmoulin et inauguré en 1925.

Traverser l'avenue Brugmann et gagner le parvis Saint-Pierre où se dresse l'**Eglise Saint-Pierre** (classée), d'origine romane, mais reconstruite, de 1779 à 1782, par Claude Fisco, dans le style néo-classique. De forme basilicale, elle constitue un témoin précieux de l'architecture religieuse de la fin du XVIII^e siècle.

La façade aux lignes rigides porte les armes de l'abbesse de Forest qui présida à la construction du temple. Un fronton original, que somme une tour octogonale, domine la porte d'entrée en plein cintre tandis que huit vases d'inspiration classique garnissent la corniche.

L'intérieur divisé en trois nefs dégage une certaine majesté avec sa voûte centrale reposant sur des colonnes doriques au galbe gracieux, reliées entre elles par des arcs en plein cintre.

Le mobilier est sobre et comprend à côté d'une Vierge à l'Enfant, œuvre estimable du XVIII^e siècle, une statue de saint Pierre, sculpture du XVI^e siècle, restaurée à la fin du siècle dernier, un Chemin de Croix de 1853-1855, portant les noms des donateurs, et plusieurs monuments funéraires dont celui de Jean-François Schavye, bel ensemble classique, en marbre noir, réalisé en 1814 par Gilles-Lambert Godecharle (1750-1835), et où figure, en médaillon, travaillé dans le marbre blanc, un génie adolescent dans un entourage de motifs divers.

L'édifice a été restauré entre 1939 et 1952.

Le **Presbytère** dont le mur (côté rue) ainsi que les façades et toitures du corps principal d'habitation sont classés, est un bâtiment aux lignes très pures, construit quelques années avant l'église et achevé en 1774. Il forme une délicieuse toile de fond au site formé par l'église Saint-Pierre et ses abords immédiats.



*UCCLE : Chapelle Notre-Dame du Bon Secours.
(Gravure sur bois de Puttaert. Début du XIX^e siècle.)*

La rue Xavier De Bue conduit à la chaussée d'Alseberg dans laquelle on s'engage, à gauche, jusqu'à la première signalisation lumineuse (Uccle-Globe). A cet endroit, prendre, à droite, la rue de Stalle qui conduit, en 300 mètres, à la **Chapelle Notre-Dame du Bon Secours** (classée) également dénommée Notre-Dame du Besoin et Notre-Dame des Affligés, dont les origines se perdent dans la nuit des temps. L'oratoire actuel, de plan basilical, est une construction à trois nefs, en pierres blanches et briques, qui, d'après ses lignes générales, remonterait à la fin du XVe siècle. Le clocheton hexagonal, percé d'abat-sons, qui achève l'édifice, ne fut vraisemblablement placé qu'à la fin du XVIII^e siècle. Le chœur forme la partie la plus élégante du sanctuaire. Des travaux de restauration furent entrepris vers 1693. C'est, notamment de cette dernière année que date le plafond plâtré du chœur, et sans doute aussi, celui de la nef. Sous la direction de l'architecte J. Pauwels, la chapelle fut restaurée avec infiniment de mesure en 1931-1932 tandis que ses abords immédiats étaient judicieusement dégagés. Le mobilier comprend quelques pièces intéressantes et notamment, un autel armorié, de style baroque, orné d'une Vierge dont le visage rustique contraste avec la draperie traitée dans l'esprit du XIV^e siècle. Citons encore un Saint-Roch et deux statuettes des temps gothiques figurant sainte Madeleine et sainte Catherine.

De gracieuses dépendances complètent cet ancien manoir qui a gardé noble allure.

À l'extrémité du mur de clôture, prendre à droite, la rue Kinsendael (vue rapprochée sur le castel), puis, encore à droite, la rue Engeland. Au bout de

La statue de la Vierge qui surplombe la porte d'entrée est une œuvre d'une plaisante venue; elle fut placée en 1838.

La maison du sacristain (classée également), qui jouxte l'oratoire, est une harmonieuse construction, de plan rectangulaire, datée : 1711.

Par la rue Rittweger, rejoindre la chaussée d'Alseberg dans laquelle on s'engage, à droite, jusqu'à la station de chemin de fer d'Uccle-Calevoet. A cet endroit, prendre à gauche, le Dieweg (tronçon de l'ancienne voie romaine partant de Tongres et passant par Tirlemont pour rejoindre, à l'ouest de Bruxelles, la chaussée romaine Bavai-Mons-Asse), puis s'engager dans la deuxième rue, à droite (rue Papenkasteel), qui, après avoir coupé la chaussée de Saint-Job, longe le **Papenkasteel** (propriété privée), édifié par le baron Van Hamme, seigneur de Stalle. Le bâtiment fut incendié au XVII^e siècle et reconstruit, vers 1661, en briques et pierres blanches et compose cette demeure cosue, de forme rectangulaire, avec tour carrée en façade, que l'on peut encore admirer de nos jours.

celle-ci, passer sous le pont du chemin de fer Bruxelles-Charleroi et continuer par la rue du Château d'Or. Ne pas franchir la chaussée d'Alseberg, mais s'engager immédiatement avant celle-ci, et à gauche, dans la rue du Bourdon. Suivre cette dernière artère qui aboutit directement au-delà du Square des Braves, au cœur du vieux Linkebeek, charmante commune (415 hectares) qui s'est urbanisée sans outrances au cours de ces vingt dernières années.

L'**Eglise Saint-Sébastien**, admirablement située, fut reconstruite en briques et pierres blanches en 1773 et agrandie au XIX^e siècle. Cependant la base des nefs et une partie du transept, en grès lédien et diestien, remontent au sanctuaire primitif.

L'intérieur se signale par ses beaux autels latéraux à colonnes, divers tableaux et une Vierge du XVI^e siècle.

La Cure conserve le livre de confrérie de la Gilde de Saint-Sébastien où s'inscrivit Charles le Hardi.

Le site formé par l'église, le cimetière qui l'entoure, le mur de clôture et le pittoresque escalier d'accès a bénéficié d'une mesure de classement.

Une exquise promenade pédestre peut être entreprise, au départ de l'église, le long de la Vallée des Artistes* qui longe en partie le parc du **Château de Linkebeek** (propriété privée), majestueuse demeure, flanquée d'une orangerie.



LINKEBEEK, séduisante oasis de verdure aux portes mêmes de la capitale.

Les lieux ont gardé un charme sans apprêts tandis que l'impression de dépaysement est encore accentuée par le voisinage d'un frais ruisseau, le Wijnborrebeek. Le retour à l'église peut s'effectuer par la drève des Bruyères et la rue des Etangs, bordée d'exquises pièces d'eau.

Linkebeek, où la vedette de l'écran, Audrey Hepburn, passa les tendres années de son enfance, possède un beau choix de restaurants et de salons de dégustation où il est possible de goûter quelques instants de saine détente.

Syndicat d'initiative, tél. (02) 58.04.58.

De l'église, revenir au Square des Braves, d'où, à gauche, par la rue Saint-Sébastien et la rue des Hêtres, il est possible de rejoindre la chaussée d'Alsemberg. La visibilité étant réduite à hauteur de la dite chaussée, il est recommandé aux automobilistes d'être prudents avant de tourner, à gauche, dans cette artère. On longe, maintenant, le nouveau quartier résidentiel de Beersel où vient d'être érigée une église de conception tout à fait moderne.

Plus loin la route pénètre sur le territoire d'Alsemberg, pimpante localité (619 hectares) plantée dans un entourage de bois et de coteaux. Villas et chalets de construction récente ont quelque peu enlevé à la commune le cachet essentiellement rural qui fut longtemps le sien.

Négliger, à droite, la nouvelle artère qui contourne le village et gagner di-

rectement le centre de celui-ci, par l'ancienne chaussée (Pastoor Jan Bolsstraat). On arrive, de la sorte, directement à hauteur de l'Église Notre-Dame* (classée), le joyau architectural de la région et sans conteste un des plus beaux sanctuaires parmi ceux qui parent le Brabant.

Ce remarquable exemplaire du gothique flamboyant fut édifié en plusieurs campagnes dont les principales phases se situent de 1390 environ à 1470 pour le chœur, de 1470 à 1520 pour le vaisseau central et de 1503 à 1527 pour la tour. Cette dernière connut de multiples avatars; elle fut, notamment incendiée en 1653. Restaurée, par la suite, elle s'écroula en 1807 et fut rebâtie sans grand discernement en 1823 pour être, enfin, entièrement remise en état en 1891 à l'initiative du curé Bols et sous la direction de l'architecte Van Ysendyck.

En dépit de restaurations parfois intempestives, ce vaste temple a gardé énormément de caractère. Le chœur d'une rare élégance, le vaisseau central d'une admirable envolée, les bas-côtés aux proportions agréables et les clés de voûte délicatement ouvragées forment autant d'éléments méritant d'être mentionnés.

Le mobilier est de qualité. Statue miraculeuse de Notre-Dame, précieuse sculpture romane, d'origine hongroise, introduite en Brabant, au XIIIe siècle, à l'initiative de sainte Elisabeth de Hongrie et offerte à l'église d'Alsemberg,

en 1242, par sa fille Sophie, à l'occasion de son mariage avec le duc de Brabant, Henri II. Cette madone est l'objet d'un culte séculaire, toujours très suivi, principalement de mai à octobre. Magnifique grille*, en fer forgé, œuvre du ferronnier bruxellois J. Delmotte (1770). Sous l'arc triomphal, imposant calvaire datant de la fin des temps gothiques (début du XVIe siècle).

Groupe en pierre sculptée, provenant de l'ancien jubé, élevé en 1485 à l'entrée du chœur, et figurant la Dernière Cène. Fonts baptismaux romans (XIIe siècle). Chaire de vérité opulente de 1837. Une suite de toiles, de 1650 environ, illustrant des passages de la légende de Notre-Dame d'Alsemberg. Une toile de Théodore Rombouts d'Anvers (1597-1637), œuvre d'un goût rubénien et d'un chaud coloris figurant une Déposition de Croix. Les blasons des donateurs et bienfaiteurs, parmi lesquels de nombreux souverains et hauts dignitaires, tapissent les murs du chœur.

La sacristie abrite de nombreuses œuvres d'art.

En quittant l'église, admirer, du haut du monumental escalier d'accès (66 marches), le joli point de vue sur le centre du village dont les maisonnettes sont groupées en contrebas, ainsi que sur la campagne et les bois avoisinants.

Continuer le long de la Pastoor Jan Bolsstraat (direction Braine-l'Alleud) que prolonge la chaussée de Braine-l'Alleud. Négliger successivement, à droite, la chaussée de Hal et la première

route d'accès au site des Sept Fontaines (plaque : Zeven Borden, les Sept Fontaines). Un peu plus loin, à gauche, de la plaque portant la mention Sept Fontaines, s'engager, à droite, dans l'avenue des Muguets, pour gagner, en suivant les flèches directionnelles le site classé des Sept Fontaines* (Zeven Borden), une des réserves naturelles les plus séduisantes du Brabant. Les boqueteaux, sapinières, sentes fantasques se faufilant à travers la futaie tout comme le relief hardiment découpé composent autour d'un romantique chapelet d'étangs un cadre envoûtant, propice à la rêverie et à la méditation.

Du prieuré des Sept Fontaines, fondé dans la seconde moitié du XIVe siècle et supprimé en 1784 par l'édit de Joseph II, il ne reste que quelques lambeaux, à l'extrémité des étangs, à savoir la ferme et la demeure abbatiale, transformée de nos jours, en maison de campagne, et, à hauteur du grand étang, voisinant le café-restaurant, l'ancien moulin à eau des Sept Fontaines, établi en vertu d'un octroi de la duchesse Jeanne (1401-1402) et qui n'a gardé comme témoin de ses défunctes activités que sa machinerie intérieure.

Canotage sur le grand étang : 30 F par demi-heure (embarcation pour 4 personnes).

Pêche : 40 F, la demi-journée — 60 F, la journée.

Revenir à la chaussée de Braine-l'Alleud que l'on reprend, à droite, en direction de cette dernière localité. Bientôt apparaît (côté droit de la route) la Chapelle de l'Ermitte, appelée également Notre-Dame de Jéricho ou Notre-Dame à la Rose (classée ainsi que ses abords immédiats). C'est un charmant oratoire, de style gothique, à nef unique, datant de 1400 environ. Il fut adroitement restauré sous la conduite du chanoine Thibaut de Maisières.

Construit en pierres et briques, il abrite quelques œuvres intéressantes dont une Sedes Sapientiae, connue sous le vocable Notre-Dame à la Rose, un Christ aux outrages, des fonts baptismaux romans et un lavabo de pierre.

La propriété, dans laquelle est située la chapelle, est privée.

La route franchit, à présent, le carrefour de Mont-Saint-Pont (dépendance de Braine-l'Alleud), puis passe sous le viaduc de la ligne de chemin de fer Braine-l'Alleud-Tubize. Il s'agit d'un ouvrage d'art assez spectaculaire, formé de 16 arches de 16,50 mètres chacune.

On atteint maintenant le centre de Braine-l'Alleud. Cette commune forme une vaste agglomération (2.980 hectares) groupant plusieurs hameaux. La population (plus de 15.000 habitants) est la plus élevée de tout l'arrondissement de Nivelles. Les principaux sec-



ALSEMBERG :

La statue miraculeuse de Notre-Dame, objet d'un culte séculaire.

teurs d'activités (industrie - agriculture - commerce) sont représentés dans la commune. Les installations industrielles comprennent entre autres des filatures, briqueteries, fabriques de meubles, ateliers de construction ainsi qu'une brasserie.

Point culminant : 149 mètres (au sud-est de la commune, à la limite de Lillois-Witterzée).

Le territoire est arrosé par le Hain, affluent de la Sennette.

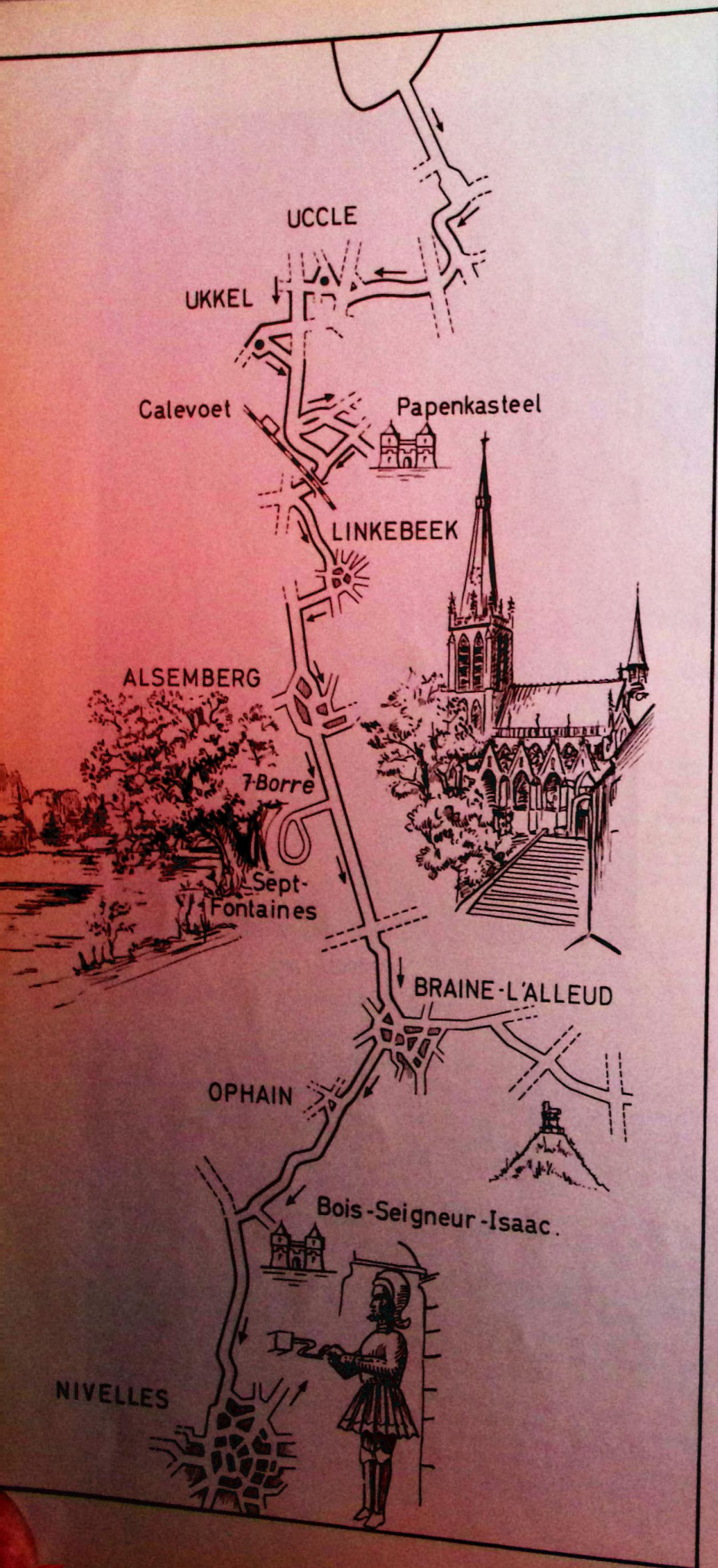
Syndicat d'Initiative : s'adresser à M. Desenfans, président du S.I., place Cardinal Mercier, tél. (02) 54.27.14.

En pénétrant dans le centre de la commune, on traverse d'abord la place Cardinal Mercier où subsiste la maison natale de Désiré-Félicien-François-Joseph Mercier (1851-1926), primat de

Belgique, qui durant la guerre 1914-1918, incarna au plus haut degré les vertus civiques et patriotiques. Quelques centaines de mètres plus loin se dresse la Maison communale, édiflée en 1890-1891 et agrandie en 1943. Sans être d'une grande élégance, elle est assez représentative de l'architecture néogothique. Une plaque de bronze orne la façade; elle commémore le sacrifice des Brinois lors de la Révolution de septembre 1830.

A quelques pas de la Maison communale, l'Église Saint-Etienne, forme un ensemble gothique, en forme de croix latine. Elle fut remaniée à plusieurs reprises, notamment en 1555, vers 1740, époque où la tour et les nefs prirent leur aspect définitif et, en 1880, moment où fut édifié le chœur actuel.

La tour, haute de 45 mètres, se distingue par son gracieux bulbe terminal.



Le mobilier* figure parmi les plus importants du Roman Pays de Brabant.

En pénétrant dans le sanctuaire, on remarque, sous le jubé, un bas-relief, de 0,95 mètre de haut sur 1,02 mètre de large, encadré dans un appareillage de pierre blanche.

Il a été exécuté par le statuaire Albert Desenfans et représente Simon de Cyrène aidant Jésus à porter sa croix dans un entourage de saintes femmes se lamentant devant ce déchirant spectacle.

Ce bas-relief, qui porte comme inscription « Cette église servit d'hôpital au lendemain de la bataille, charitablement les Brainois vinrent en aide aux blessés » et la date « juin 1815 » rappelle que pendant les jours qui suivirent la tragédie du 18 juin 1815, les blessés de toutes nationalités furent soignés dans ce sanctuaire et purent compter sur le dévouement des médecins et des femmes (religieuses et laïques) de Braine-l'Alleud et des environs.

Ce bas-relief fut inauguré en juin 1965 dans le cadre des manifestations commémoratives du 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo.

Outre cette sculpture à portée symbolique, il convient de citer : la chaire de vérité (1644), chargée d'éléments décoratifs très variés, les lambris et confessionnaux Louis XV, l'imposant monument aux morts de 1914-1918, œuvre de Desenfans, figurant la Résurrection du Christ, un tableau de P.-J. Verhagen illustrant, de belle façon, la Présentation de Jésus au Temple, deux pierres tombales gothiques de grande facture, l'une montrant Philippe de Witthem, seigneur de Braine, mort en 1523, et son épouse, décédée en 1521, gisant tous deux, en habits somptueux (monument placé dans le déambulatoire), l'autre élevée à la mémoire de Nicolas del Halle et Jeanne Couty Herdenvelt (1551), qui furent de grands propriétaires terriens.

Dans la chapelle des fonts baptismaux, une plaque rappelle qu'en ce lieu fut baptisé le cardinal Mercier. On y voit aussi la crosse ayant appartenu à l'illustre prélat.

Riches orfèvreries parmi lesquelles une superbe croix de procession, rehaussée de motifs d'argent (XVII^e siècle), un magnifique lutrin en cuivre jaune (1574) et un très beau plat de reliure.

La partie orientale de la commune fut le théâtre de combats extrêmement meurtriers durant la mémorable journée du 18 juin 1815.

Plusieurs monuments (Butte du Lion, Panorama de la Bataille, Musée de Cires, Ferme d'Hougoumont) y perpétuent

BRAINE-L'ALLEUD :

Vue de la localité d'ophtalmologie
l'église Saint-Étienne.

(Litho de Jobard,
datant de 1840
environ.)



le souvenir de ce tournant de l'histoire de l'Europe.

Le site* de la bataille de Waterloo a été décrit par le menu dans l'itinéraire intitulé « Sur les traces de Wellington, Blücher et Napoléon » paru dans le numéro de mai 1965 de « Brabant Tourisme ».

Cet itinéraire très détaillé et rehaussé d'une carte illustrée ainsi que de quarante photos, images et lettrines, a également fait l'objet d'une plaquette de 20 pages, vendue à la Fédération Touristique du Brabant, 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1, au prix modique de 10 F (C.C.P. 3857.76).

Possibilité de dîner au pied ou aux abords immédiats de la Butte du Lion (éventail de restaurants offrant le service à la carte ou le menu du jour).

Quitter Braine-l'Alleud en direction de Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, agglomération rurale (1.403 hectares), baignée par le Hain et formée par la réunion des hameaux de Ophain et de Bois-Seigneur-Isaac, distants l'un de l'autre d'environ 3 km.

On traverse, d'abord, Ophain, où sont concentrés la majorité des habitants.

L'Église Sainte-Aldegonde, qui se dresse dans l'axe de la route, est une construction mononef, sans prétention, remontant à 1762, mais agrandie après la guerre 1914-1918. Elle possède de belles boiseries, d'intéressants vitraux du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, ainsi que deux antependia, en marbre blanc, ornés de bas-reliefs, d'une excellente facture, dus à Berger et datés : 1756.

Poursuivre jusqu'à Bois-Seigneur-Isaac, qui couvre l'extrême sud de la localité. Le site de Bois-Seigneur-Isaac*, constitué par le château et son parc, ainsi que par l'abbaye et la Chapelle du Saint-Sang qui la jouxte, figure parmi les plus captivants de la région.

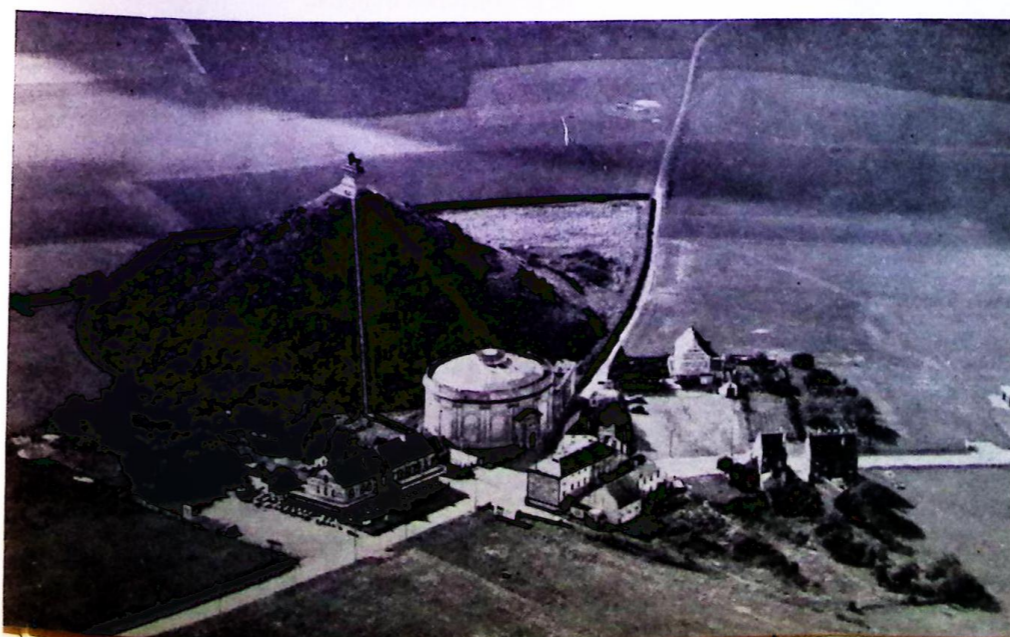
Ce site a bénéficié d'un arrêté de classement, donné le 2.2.1944.

Le Château est une spacieuse demeure seigneuriale, autrefois fortifiée, entourée d'un parc ravissant.

La construction, composée essentiellement d'un élégant corps central, que surmonte un sobre fronton, et de deux ailes en angle obtus, est d'une grande pureté de lignes. Elle date de 1720 environ. Toutefois, la tour ronde (côté parc), isolée aujourd'hui du bâtiment principal, est beaucoup plus ancienne; il s'agit d'une des tours d'enceinte qui garnissaient la forteresse primitive.

L'intérieur du château sert de réceptacle à plusieurs œuvres d'art.

On y voit, notamment, un excellent



BRAINE-L'ALLEUD :

Vue aérienne de la célèbre butte du Lion.

Au pied du gigantesque tertre, la rotonde abritant le Panorama de la Bataille.



BOIS-SEIGNEUR-ISAAC :

Le château, tel qu'il se présente de nos jours, date de 1720 environ, à l'exception de la tour isolée qui remonte à la forteresse primitive.

etc...) ainsi que des meubles Louis XIV, Louis XV et Empire.

Les portes du château ne sont ouvertes au public que dans des circonstances exceptionnelles. Consulter notre revue ou la presse quotidienne.

Vis-à-vis du château, la **Chapelle du Saint-Sang** est une construction de la fin du XVI^e siècle, sans transept et ne comportant qu'une seule nef longue de 45 mètres et large de 10 mètres. Ce sanctuaire, coiffé d'un clocheton, s'achève sur un chevet à trois pans.

Le plafond de la nef est orné de stucs, datés de 1703, d'une exécution soignée.

Le maître-autel, en marbre blanc, noir et gris, de style Louis XVI, est enrichi d'un bas-relief, en marbre blanc, figurant la Mise au Tombeau dans un voisinage d'anges adorateurs; ces sculptures, exécutées en 1750-1752, sont l'œuvre de Laurent Delvaux.

Les peintures du chœur, évoquant en quatre scènes le miracle du Saint-Sang, sont dues au pinceau de J. Crokaert (1777).

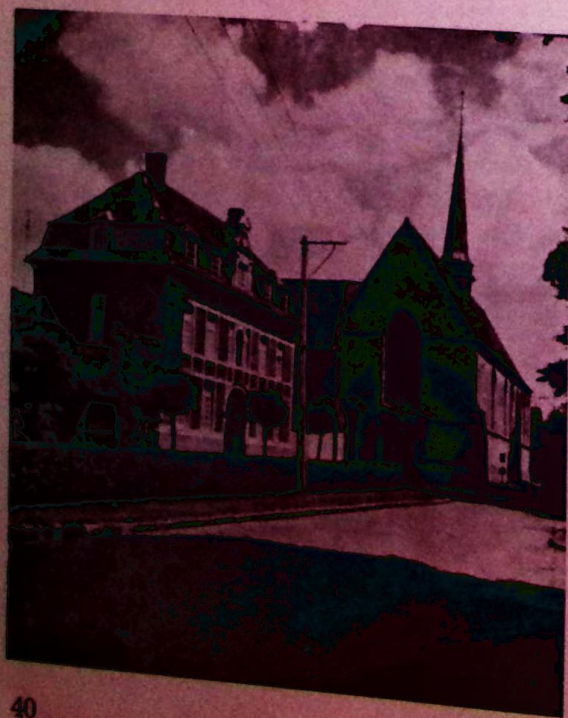
Les trente-huit stalles du chœur constituent d'excellentes menuiseries (1770), traitées dans le goût Louis XV. Les confessionnaux, de style Louis XV, également, sont d'une grande richesse.

La partie méridionale du chœur abrite un beau monument funéraire, dédié à la mémoire des familles Snoy et d'Oppuers et Cornet de Grez, qui sauvèrent la chapelle de la destruction, lors de la Révolution française.

La **sacristie** * est le joyau de la chapelle. De style ogival, elle date du XV^e siècle et se compose de deux travées portées par des colonnes, en pierre bleue, sans chapiteaux. La voûte est garnie de délicates nervures.

Sang (voir infra), une statue, en bois de tilleul, du même Delvaux, intitulée la « Marchande d'Amours », une cheminée monumentale du XVI^e siècle, de nombreux tableaux (portraits, paysages,

portrait de l'infante Isabelle, provenant de l'atelier de Van Dyck, la maquette, en terre cuite, de la Mise au Tombeau, œuvre de Laurent Delvaux, ornant le maître-autel de la Chapelle du Saint-



BOIS-SEIGNEUR-ISAAC :

La Chapelle du Saint-Sang, flanquée des bâtiments conventuels.

La sacristie sert d'écritoire. Le **reliquaire** * où est gardé le Saint-Sang, imbibé du sang miraculeux, fut détruit au 9 juin 1405, coula d'eau et fut sacré. La bulle d'authentification de ce prodige est conservée dans les archives de l'Abbaye de Bois-Seigneur-Isaac. Le reliquaire proprement dit est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie de la fin des temps gothiques, caractérisé par sa décoration très riche et très fouillée.

On peut encore voir dans la sacristie la pierre, en ardoise, provenant de l'autel où, suivant la tradition, eut lieu le miracle.

Les bâtiments du monastère desservis par les Prémontrés de l'Abbaye d'Averbode, ont été profondément remaniés au cours des siècles, après avoir été reconstruits après l'incendie (1580) qui, du temps des guerres de religion, ravagea le couvent.

Le quartier abbatial est une ravissante construction de la seconde moitié du XVII^e siècle.

Le bâtiment d'entrée, qui a grande allure, est une production de style classique (1764).

La ferme de l'abbaye, dont les bâtiments sont ordonnés autour d'une vaste cour intérieure, a énormément de caractère.

Des pèlerinages à la Chapelle du Saint-Sang sont organisés durant toute l'année, mais principalement, le dimanche et le lundi de Pentecôte (exposition et vénération des reliques) ainsi que le deuxième dimanche de septembre, jour où se déroule la procession solennelle des reliques.

Au-delà de la chapelle, prendre la R. 54 Hal-Nivelles en direction de cette dernière ville. La distance entre Bois-Seigneur-Isaac et le centre de Nivelles est de 5,5 km environ.



NIVELLES :

La prestigieuse Collégiale Sainte-Gertrude.

A mi-chemin, on distingue, à droite, au milieu des champs, l'ancien moulin de Saint-Pierre, construction, en briques, de 1846 environ, amputée aujourd'hui de son étage supérieur et aménagée en habitation.

La route pénètre dans Nivelles par le faubourg Sainte-Anne.

Nivelles, chef-lieu d'arrondissement administratif et judiciaire, est un important centre à la fois agricole, industriel et résidentiel d'une superficie de 3.440 hectares pour une population atteignant approximativement 15.000 âmes. Nombreux établissements scolaires fréquentés par 7 à 8.000 étudiants.

Beau choix d'hôtels et de restaurants.

Syndicat d'initiative : Hôtel de Ville, tél. (067) 221.61.

Spécialités gastronomiques : « Tartes al'djotte » (été) et « Doubles » (hiver), deux préparations culinaires à base de fromage de Nivelles.

Le **patrimoine artistique** * de la ville est le plus opulent de tout le Roman Pays de Brabant dont Nivelles est la capitale spirituelle.

La description des monuments et sites nivellois (Collégiale Sainte-Gertrude ** Musée d'Archéologie *, Chapelle des Récollets *, Parc de la Dodaine *, etc...) paraîtra dans « Brabant », n° 3/1966.

Yves BOYEN.

LA POLICE BELGE A SES SOUCIS...

Avant-hier :

La statue en bronze, symbolisant la corporation des Tonneliers, enlevée de son socle, au Square du Petit-Sablou, et retrouvée, décapitée, dans les taillis d'un jardin à Uccle. Acte de vandalisme imbécile. La tête du Tonnelier reste introuvable. Celle des coupables aussi.

Hier :

La célèbre statuette de Manneken-Pis, l'ami de tant de Bruxellois, mutilée à plaisir, en même temps que le socle et l'installation des tuyauteries de la fontaine légendaire, par un ou des vandales qui emportent la tête et le corps du petit bonhomme, sans pour autant perdre les leurs après coup...

Aujourd'hui :

Le lion de Waterloo, monument d'origine néerlandaise élevé à la gloire de la victoire alliée sur les armées impériales françaises, fait l'objet d'une tenta-

tive de dynamitage. Il est heureux qu'une seule des trois charges mises en place, ait explosé, fendant de part en part une pierre bleue du second socle de la statue de fonte de fer.

Si les deux autres charges avaient explosé à leur tour, le fameux lion, d'une hauteur de 4 m 50 et pesant 28 tonnes, eût été jeté au flanc de la butte érigée en deux ans, de 1824 à 1826.

Une inscription à la peinture rouge, devenue une sorte de devinette (la couleur ayant été lavée par la pluie) commence par ces mots : « Liberté pour la... ».

Pour le commun des mortels, la suite donne lieu à supposition : « Wallonie » ou « Vietnam ». Les enquêteurs doivent avoir une opinion plus précise à ce sujet.

Mais mettront-ils jamais la main sur les dynamiteurs... qui courent toujours au moment de notre mise sous presse ?

— Comme on le voit, la police belge ne manque pas de soucis... plutôt agaçants !

Le Poète et Ecrivain Belge

Roger Kervyn de Marcke ten Driessche

n'est plus

NOUS apprenons la mort du poète et écrivain Roger Kervyn de Marcke ten Driessche, survenue le 30 novembre dans la clinique de Louvain, où il avait subi une grave intervention chirurgicale.

Prix Camille Lemonnier pour le roman, il était né à Gand, le 18 avril 1896.

Docteur en droit, inscrit au barreau de Bruxelles, il s'orienta un moment vers la magistrature, qu'il quitta pour se consacrer à la poésie et à un discret dévouement à ceux que frappaient les peines de la pauvreté, explorant les taudis des Marolles pour l'œuvre de Saint-Vincent de Paul et où il distribuait de l'argent aux malheureux, des « boules » aux gosses et de bonnes paroles aux malades auprès desquels il demeurait parfois des heures entières.

Multiple et contrastée apparaît son œuvre littéraire réellement impressionnante.

Il acquit la célébrité en Belgique par ses truculentes « Fables de Pietje Schramouille » où il reproduisait avec une étonnante vérité le langage imagé de certaines classes populaires, qui firent de lui le « La Fontaine » des Marolles. Ces fables ne cessèrent pas d'être rééditées.

Sa sensibilité, ses dons d'humoriste et une connaissance approfondie de la plus pure langue française, lui ont permis de nous donner des recueils de poèmes, ciselés avec minutie, accomplis avec scrupule, où la gravité se teintait d'humour : « Forme de mon souci », « Kermesse à Sainte-Croix », « L'Hippocampe couronné ».

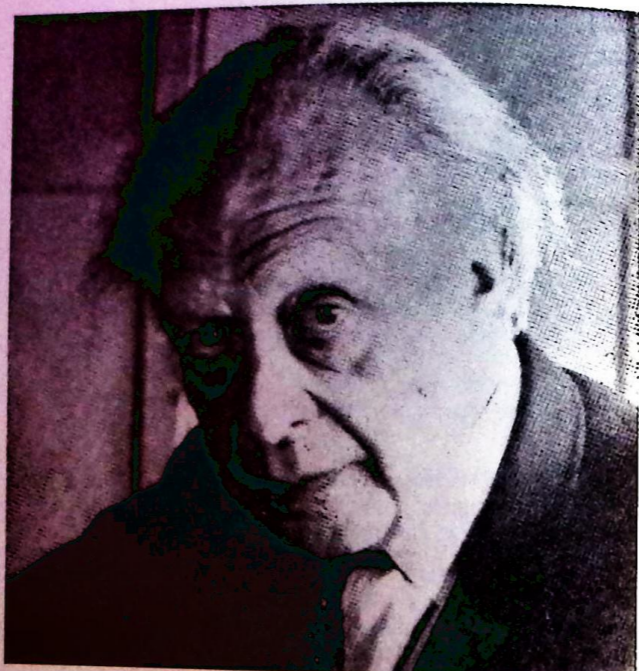
Dans « Déboulonnage », il prit l'accent des confidences, et dans « Mon Chemin de la Croix » il laissait entrevoir les démarches de sa vie spirituelle.

En prose, le « Balancier des Routines » est une pièce maîtresse qui le marque.

Dans son « Pêché d'écrire » il s'explique et développe tous les aspects moraux du problème de ceux qui font métier d'écrire.

« Il livre ses réflexions qui, chose curieuse, paraissent, à première vue, relever exclusivement d'un domaine personnel; mais à les lire attentivement, à regarder autour de soi — et elles nous y forcent bien — on s'aperçoit qu'elles revêtent un caractère d'universalité plus vaste que l'on aurait pu le croire de prime abord. »

C'est ce qu'écrivit excellemment, à son propos, Rosa Hardouin qui ajoute : « Son subjectivisme tout apparent se transpose bientôt et s'élève insensiblement vers des sphères de plus en plus élargies, don-



nant à son expérience un cachet de réversibilité qui nous atteint tous. On peut lui rendre cet hommage qu'il sait rester d'une impartialité qui l'élève au-dessus de la mêlée. C'est un homme qui juge son temps; ses avis sont empreints d'un humour exquis ».

Maniant aussi aisément le français que le flamand, Roger Kervyn traduisit « Kiki » d'Ernest Claes et « Les très belles heures de sœur Symphorose, béguine » un des meilleurs textes de Félix Timmermans.

Il publia, en outre, en collaboration avec l'abbé Jules Jacques, plusieurs volumes dont l'étonnant essai « L'humour chez les saints » et avec le docteur Aimé Bernaerts, un dictionnaire combien pittoresque et inédit sur « Les noms des rues de Bruxelles ».

Roger Kervyn de Marcke ten Driessche était un homme d'une rare gentillesse et ne comptait que des amis.

Il aimait flâner à travers les rues de notre capitale, portant toujours un ample manteau noir au col de fourrure. Le front olympien, de longues mèches grises lui balayant le cou, le regard à la fois rêveur, ironique et tendre, il faisait songer à un de ces grands poètes britanniques de l'ère victorienne...

Son œuvre nous restera présente par sa beauté délicate et par la finesse d'esprit dont elle témoigne.

UNE halte pour les dessinateurs, un repos loin de l'arc-en-ciel : le salon des dessinateurs, le premier du genre, présenté récemment sous les auspices de la province de Brabant dans la grande salle d'exposition, rue Saint-Jean à Bruxelles. Comme les expositions d'artisanat, il nous repose du fatras et de la confusion qui alourdissent trop souvent les expositions de peinture.

Le « noir et blanc » fut longtemps, il est vrai, une discipline déshéritée. Les collectionneurs le boudaient. Au début du cinémascope en couleurs, le dessin apparaissait comme un petit cousin de l'art.

Mais les artistes et les amateurs d'art sont aujourd'hui plus exigeants : le dessin satisfait en eux une gravité nouvelle, un désir de la structure essentielle et des pouvoirs de renouvellement d'un graphisme surtout riche de sa propre fièvre.

L'écriture d'un dessin révèle d'emblée l'élan d'une individualité : elle est ample, secrète, écrasée, vigoureuse, poignante ou décorative. C'est la carte d'identité de l'artiste.

L'exposition organisée rue Saint-Jean réunissait huit signatures très différentes; du réalisme élégant à l'abstraction nuageuse, les dessins brabançons couvrent les principales tendances de l'art moderne.

Nous avons eu la chance de rencontrer les artistes sur place et de pouvoir converser avec plusieurs d'entre eux. Voici le résultat de ces petites interviews :

Paul ANTOINE

Paul Antoine est né à Waltzing, près d'Arlon, en 1922.

Après avoir terminé ses humanités scientifiques, il a pendant quelques années, suivi des cours du soir à Arlon. Puis, il est venu étudier le dessin et la peinture à l'Académie de Bruxelles. Enfin, il a fait l'Académie d'Etterbeek.

« En vérité, dit-il, j'ai réellement eu envie de peindre à l'âge de 16 ans. Comme la situation de mes parents était assez précaire, j'ai dû y renoncer à cette époque. Mais je savais bien que je réaliserais un jour le rêve de ma vie. »

C'est pourquoi Paul Antoine a travaillé jusqu'en 1950. Aujourd'hui, il travaille encore, mais à mi-temps, ce qui lui permet de peindre et de dessiner tous les après-midi, ainsi que les samedi et dimanche.

Sa première exposition date de 1947. C'était à la Galerie Apollo, il y exposait des dessins et des peintures. On a vu également ses œuvres aux cimaises du Zodiaque, à Hasselt, à Liège, à Paris chez Suzanne de Coninck. Actuellement, Paul Antoine expose à Kansas-City aux Etats-Unis.

Voilà pour la biographie...

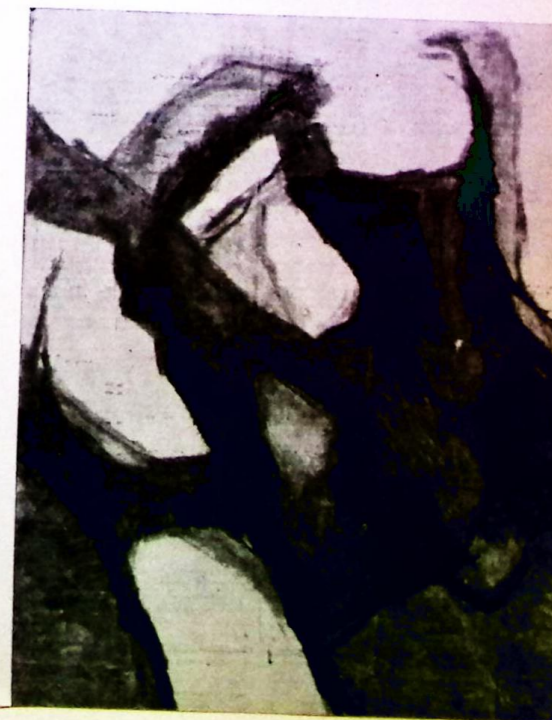
Paul Antoine nous parle ensuite de l'Exposition du dessin en Brabant à laquelle il participe.

« Nous formons un groupe, ou plutôt une réunion de dessinateurs. Pour nous, pour moi surtout, le dessin est important. C'est un mode d'expression auquel je crois. D'ailleurs, je dessine énormément. Beaucoup de croquis, beaucoup de grands dessins. Si la peinture est plus complète, je crois personnellement que le dessin dit autant. »

Le Dessin en Brabant

Paul Antoine est non-figuratif, il le proclame fièrement avec la foi des gens qui croient à la non-figuration comme étant la seule perspective d'avenir. Certes, il n'est pas contre le figuratif, au contraire; il le voit simplement avec les yeux d'un non-figuratif.

Paul Antoine fait énormément de croquis. Les cinq dessins qu'il expose ici sont le résultat d'un an de travail quotidien.



Aux ombres.

P. Antoine.

« Tout ceci est du lavis, dit-il. Je fais d'abord beaucoup de croquis d'après nature, je cherche des structures, des formes, des compositions. J'ai besoin de voir comment tout cela s'organise, s'emboîte. Ce que j'essaie de reproduire, ce sont en somme les structures naturelles, logiques de la nature. »

Quand il commence un dessin, une peinture, il n'a aucune intention. Il ignore totalement quel sera l'aboutissement de son effort créatif. Il arrive que le support l'aide mais le support n'est jamais un but. La preuve ? Deux de ses lavis ont été exécutés sur d'anciens papiers à musique, il les a choisis pour la qualité du papier, rien de plus.

« Toutes ces formes, tous ces mouvements, continue-t-il, ont une signification, mais ne me demandez pas de vous la préciser. Je l'ignore. Je cherche à exprimer quelque chose, c'est tout. Quelque chose qui me satisfasse pleinement au point de vue plastique, forme, matière. Qui forme un tout. »

Quand il entreprend ou du moins quand il décide que le moment est venu d'entreprendre un tableau, c'est rapide et il ne le reprend presque jamais.

« L'œuvre d'art doit certes être spontanée mais il faut la mûrir longuement. Je pars toujours de mes croquis, je vous ai d'ailleurs dit que je faisais énormément de croquis, de dessins préliminaires. Je pars souvent d'un mouvement. Par exemple, la couleur, chez moi, c'est fait d'avance. »

« Au fond, tout cela est comme une vision, imprécise. Mais je ne fais jamais une chose au hasard. Le hasard ? J'y ai cru pendant quelques années. Cela ne m'a pas satisfait, c'était vraiment de l'informel et je me suis rendu compte que les bonnes étoiles étaient très rares. »

Aujourd'hui, Paul Antoine ne dessine plus, ne peint plus que s'il a découvert quelque chose de précis.

« J'utilise la couleur en peinture, jamais en dessin. Je ne crois pas à la spontanéité gratuite de la couleur. Ce qui est spontané est non voulu, gestuel, oui, purement gestuel. On aboutit facilement à une sorte de maniérisme, on tombe dans des « types ». C'est pourquoi je sens le besoin de travailler mes matières. Je dessine à la plume, au pinceau, avec des éponges, avec des chiffons et le dessin ressemble aussi à ma peinture. J'ai eu des périodes très colorées, des périodes noires, des périodes plus grises... Question d'humeur, d'atmosphère, d'inspiration. »

Jardin à Uccle.

E. Dehennin.

Etienne DEHENNIN

Etienne Dehennin est originaire d'Heverlée, près de Louvain où il fait ses études d'architecture. Il a commencé à dessiner très tôt.

Il a exposé seul à la Galerie « Au Cheval de Verre » en 1961 et participé à de nombreuses expositions collectives, notamment à celles qu'organise la province de Brabant.

C'est un dessinateur, uniquement un dessinateur. Première question que nous lui posons : existe-t-il une cloison entre le métier d'architecte que pratique Etienne Dehennin et sa vocation artistique ? Réponse très nette, catégorique : aucune.

Etienne Dehennin expose cinq dessins, très bien choisis d'ailleurs. Un seul exécuté en Belgique, quatre en Espagne, un pays qu'il aime beaucoup.

Tous les dessins d'Etienne Dehennin sont exécutés d'après nature, rehaussés à l'encre de chine à l'atelier.

A-t-il évolué en quarante ans ? Une fois de plus, la réponse suit la question : « on évolue toujours... ».

« Je me promène, je regarde, je découvre mon sujet, je l'étudie et je l'exécute au crayon sur place... »

Voilà sa technique. Bien sûr, le croquis effectué d'après nature sera repris plus tard, rehaussé à la plume ou au pinceau selon son inspiration, jusqu'à ce qu'il le considère comme parfait.

Le résultat de ce travail en deux temps, ce sont des œuvres très nettes, d'une élégance sobre et raffinée, riches de sensibilité et d'intelligence.

« Bien sûr, je transpose parfois, continue-t-il. Mais je garde toujours le contact direct avec la nature. L'interprétation, c'est aussi ce que je sens, ce que je vois, ce que je veux exprimer. Suggérer serait le mot exact. Je fais confiance au spectateur. »

Puis il explique : « Le dessin, le premier croquis au crayon joue un rôle. Ce sont les lignes maîtresses. Je ne les effacerai pas en rehaussant mon dessin à l'encre de chine, elles disparaîtront d'elles-mêmes... ».

Technique simple... mais le résultat, lui aussi, est simple. Pas besoin d'explication pour voir qu'on se trouve devant un jardin d'hiver, une clôture ou des gerbes appuyées sur un rideau de cyprès. La figuration pure.

« Ce n'est pas que je refuse la non-figuration, au contraire », répète-t-il.

Dehennin aime beaucoup Dufy, Dunoyer de Segonzac, les peintres de l'École de Paris, il les admire.

« Mais, ajoute-t-il, je ne me sens jamais influencé. Je me tiens soigneusement à l'écart des Ecoles et des Chapelles. Je veux avant tout rester moi-même, faire du Dehennin... »

Georges DE VLAMYNCK

Georges De Vlamynck est né à Bruges où il a commencé ses études, interrompues par la guerre de 1914. Mobilisé, il participe à la défense du territoire envahi. En 1919, il est à l'Académie de Bruxelles où il apprend à peindre et à dessiner sous la direction de Montald et de Delville. Plus tard, il suit des cours d'architecture à la Cambre. Ses études terminées, il entre dans l'enseignement. En 1925, il est pro-



Abstrait.
De Vlamynck.

fesseur de dessin à Louvain, en 1928 à Saint-Gilles; enfin, en 1938, il entre à l'Académie Royale des Beaux-Arts. Il y donne actuellement les cours de décoration, d'art graphique et de documentation.

« Je suis, dit-il, figuratif et abstrait. »

Les œuvres qu'il expose sont en grande partie des études de fresques.

Georges De Vlamynck a peint énormément de fresques et de vitrolas. Cette technique exige beaucoup d'habileté, elle ne permet aucune hésitation.

« Somme toute, corrige-t-il, ce sont à la fois des exercices et des études. »

Et Dieu sait qu'il faut en faire des exercices avant d'arriver à cette maîtrise de la ligne, des formes, de la matière. M. De Vlamynck va même plus loin, il parle d'une discipline quotidienne. On le croit volontiers.

« Etudes qui nous amènent d'abord au développement objectif des choses, c'est le cas notamment de la connaissance des formes. Plus tard, on peut se permettre de les exprimer à travers des rythmes géométriques. »

La géométrie, De Vlamynck lui accorde une grande importance — la plus grande. Son œuvre du reste s'inscrit volontiers dans des formes, dans des lignes bien pensées, presque mathématiques. Et puis, il y a la mise en page (il enseigne les Arts graphiques) de plus en plus exigeante.

Pas de tendances chez Georges De Vlamynck, au sens le plus étroit ou le plus général du mot. Un grand souci de se libérer de tout académisme, de peindre et de dessiner comme Georges De Vlamynck, uniquement.

Il produit beaucoup. Mais il se montre d'autant plus exigeant, d'autant plus difficile dans son choix.

« Si je détruis beaucoup, il m'arrive de conserver quelques esquisses parmi celles que je considère d'abord comme non valables. En principe, on peut même dire que je ne détruis rien parce qu'il y a forcément des instants où l'émotion est absente... Parfois, je reprends un vieux dessin, je me permets

une action plus hardie, une recherche plus audacieuse. »

Si Georges De Vlamynck est aussi bien figuratif qu'abstrait, c'est parce qu'il a compris que le « Moyen était le même », qu'il fallait toujours trouver un rythme dans la mise en page, une harmonie de couleurs, de lignes, de forme. Et puis, il y a la matière !

« Après tout, dit-il, il n'y a jamais que le thème qui change. »

Dans le dessin, il ne se limite pas au blanc et noir. Parfois, il éprouve le besoin de colorer... mais pour lui, il y a autant de couleur dans un dessin en blanc et noir que dans une peinture. La couleur, ce n'est pas nécessairement du rouge, du bleu, du vert, du jaune.

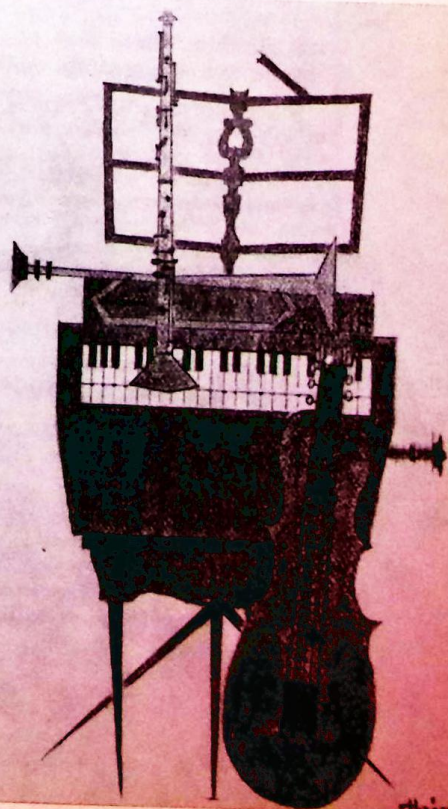
Désiré HAINE

Désiré Haine est né à Ixelles le 28 août 1900. Il a fait ses études à l'Académie de Bruxelles. Il a commencé sa carrière de peintre en exposant ses œuvres à la Galerie Van Loo, avenue Louise, en 1956 et, à partir de 1959, au Cheval de Verre, chez Mady Canneel.

Désiré Haine est un dessinateur-né. « Je ne me souviens pas quand j'ai commencé à dessiner, dit-il. Je crois bien que j'ai toujours dessiné. »

Il parle de sa jeunesse, des parents qui disent « ça ne fait pas sérieux » ou bien « un artiste, qu'est-ce que c'est ? », du peintre hollandais André Itserda avec lequel il a appris à dessiner... Parce que dessiner, chez Désiré Haine, c'est une vocation.

« Une vocation qui a mis du temps à pouvoir s'exprimer. Que voulez-vous, j'ai bon caractère, j'ai longtemps obéi à mes parents. Ils me parlaient de sécurité d'abord... Sécurité d'abord, oui, certes. Pendant des années, j'y ai cru. Et puis, alors que j'étais prisonnier en Allemagne, j'ai réfléchi, je me suis dit :



Polyphonie.

D. Haine.

je ne suis pas sur terre pour faire ce que je fais actuellement, je suis sur terre pour dessiner. »

Rentré en Belgique, Désiré Haine décide de prendre un nouveau départ.

« Un départ à moins zéro, corrige-t-il. Ah ! ce ne fut pas facile ! Artistiquement, je n'ai fait que continuer ce qui, des années auparavant, avait commencé à l'Académie des Beaux-Arts lorsque Swyncop a constaté que j'utilisais pour dessiner le fusain à plat. Mais matériellement, c'était bien un départ à moins zéro. »

Depuis lors, Désiré Haine a fait son chemin. Son nom est aujourd'hui une valeur sûre, comme on dit à la bourse des peintres.

Voilà pourquoi on ne peut imaginer une exposition de dessins sans Désiré Haine. Il en présente sept à la province de Brabant. Tous récents. Tous soigneusement choisis et significatifs de son style, de sa tendance actuelle.

La technique de Désiré Haine ? Il n'en fait pas mystère.

« D'abord des croquis, beaucoup de croquis. Je cherche ce qui peut être exprimé valablement. Ensuite, j'agrandis, j'agrandis jusqu'à ce que j'arrive à l'équilibre parfait.

Je rectifie constamment ma vision et je tiens compte également des possibilités qu'offre le support — horizontal ou vertical. Mais toujours, vous le remarquerez, j'inscris ma conception dans la ligne du trapèze. Pourquoi le trapèze ? Parce que c'est une élévation, un appel vers la lumière. N'oubliez pas que la lumière vient du haut. Or le trapèze marque une direction, une intention. »

Désiré Haine n'a jamais cessé d'utiliser son fusain à plat.

« Contrairement à ce que vous pourriez croire, précise-t-il, ça n'alourdit pas. Au contraire. Bien sûr, si vous tirez une ligne à l'équerre et si vous y passez, une seule fois, le fusain à plat, c'est exactement le coup de bistouri du chirurgien, ça donne un caractère extraordinaire au dessin. »

Désiré Haine travaille lentement. Chaque dessin exige des jours et des jours. Tous les détails doivent être parfaits. Mais une fois l'œuvre acceptée, il la signe et c'est fini : il ne la reprendra plus.

« J'aime dessiner, répète-t-il. Je vais même vous faire un aveu, j'ai dû me forcer à faire de la peinture. Et si j'ai appris à dessiner, en peinture je suis presque un autodidacte. J'ai fait longtemps des portraits, d'enfants principalement. Surtout des fusains. A cette époque, j'étais uniquement considéré comme étant un dessinateur... Depuis, eh bien, je suis mieux connu comme peintre que comme dessinateur ! »

Le dessinateur Désiré Haine a beaucoup de respect pour ceux qu'il considère comme des maîtres. Il parle avec émotion des œuvres de Charles Counhaye et de Lismonde.

Comme nous demandons au peintre si ses « huiles » n'avaient pas subi l'influence de son dessin, il a tout de suite affirmé :

« Mais certainement. Mes peintures sont très graphiques. Je dois vous dire que je viens, comme presque tout le monde, de l'impressionnisme et que je me sens aller vers l'expressionnisme, mais un expressionnisme construit. N'oubliez pas que j'ai fait des

études d'architecture. J'aime l'équilibre dans l'architecture et cet équilibre, vous devez le retrouver dans mes dessins, dans mes peintures. »

Charles HOFFMAN

Charles Hoffman est un bruxellois, un vrai. Il a fait ses études en 1920 à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. C'est un artiste professionnel. Toute sa vie a du reste été consacrée à l'art et il a enseigné le dessin pendant des années.

Dix de ses dessins figurent à l'Exposition organisée par la province de Brabant. Quelques œuvres figuratives et beaucoup de dessins allusifs, c'est ainsi qu'il appelle ses dernières compositions.

Charles Hoffman estime qu'il n'y a aucune borne entre les dessins figuratifs et non-figuratifs, c'est la valeur plastique qui compte avant tout. Une même sensibilité est à la base des deux conceptions.

Ses Expositions ? En 1958, il était parmi les artistes représentatifs de l'Art Belge contemporain. Il a également exposé aux Beaux-Arts (des peintures), à la Sirène (des dessins). Une de ses œuvres a été exposée à la Biennale de Reggio en Italie.

A soixante-cinq ans, Charles Hoffman peut être fier de regarder en arrière... il est satisfait, il a combattu le bon combat.

« Et puis, précise-t-il, 65 ans, ce n'est jamais qu'un chiffre, celui que les hommes ont choisi pour s'imposer une retraite bien méritée. Mais, pour l'art, pas de retraite. Un artiste dessine et peint jusqu'à la mort... »

En tout cas, l'art conserve : impossible de donner 65 ans à Charles Hoffman dont le regard, sous les sourcils broussailleux, brille d'une étonnante jeunesse.

Nous vous avons dit que Charles Hoffman exposait des dessins allusifs. Pourquoi « allusifs » ? Tout simplement, parce qu'ils contiennent des allusions, parce qu'ils évoquent des choses sans devoir les nommer...

« Tout cela, nous explique-t-il, part de motifs, de matières... J'isole des détails, je développe certains éléments soit tactiles, soit intellectuels.

Somme toute, c'est le fruit d'une observation constante de la nature, des êtres et des choses qui m'entourent, parmi lesquels je vis, vers lesquels je me sens porté.

J'utilise l'encre de chine, uniquement l'encre de chine. Souvent, je la préserve avec toutes ses puissances et ses nuances, parfois je la gratte afin d'y introduire des éléments graphiques. Mais je désire que mes dessins gardent avant tout leur contact direct et poétique avec la nature. J'aime les contrastes, les harmonies aussi. D'ailleurs, dans la nature, il n'y a que ça : des harmonies et des contrastes. »

Nous lui demandons s'il lui arrive d'utiliser la couleur dans ses dessins et il répond avec vigueur : jamais, jamais !

« La couleur, c'est la peinture. Je fais beaucoup de portraits, de natures-mortes. »

Mais revenons au dessin. Hoffman nous répète une fois de plus que physiquement le dessinateur doit aimer la matière, qu'il doit la travailler jusqu'à ce qu'elle atteigne une certaine noblesse.

« Pour atteindre cette fin, je pars d'un lavis simple, de certaines valeurs. Je les établis soigneuse-



Plage, par Roger Somville.

ment à l'encre et au pinceau, toujours directement sur le papier. Ensuite, je mouille à nouveau la feuille, je reprends. je reprends... Pour faire un seul de ces dessins allusifs que vous voyez, il me faut en moyenne huit longs jours de travail. Ce n'est pas aussi facilement qu'on le croit... d'autant plus que j'y mets énormément de moi-même. »

On s'étonne d'entendre Charles Hoffman dire qu'il est un homme simple alors que d'apparence, la plupart de ses dessins révèlent une sorte de complication intérieure.

« Si cette complication existe, dit-il, elle est d'ordre poétique. Ce n'est pas moi qui suis compliqué, c'est ma sensibilité qui est exigeante. »

Un temps d'arrêt nécessaire pour nous citer les noms des grands peintres qu'il aime : Paul Klee, Kandinsky, Holbein, Dürer, Ingres. Surtout Ingres.

Femme, par Monique Martin.



Est-ce pour cela que d'autres critiques, mieux au fait de son œuvre, ont trouvé que ses dessins évoquaient Ingres ?

Trois autres dessinateurs exposaient dans la salle de la rue Saint-Jean :

Roger SOMVILLE qui, malgré sa volonté de lourdeur et de caricature parfois trop appuyée, reste fidèle à son riche et vigoureux tempérament avec sa curieuse ouverture sur le fantastique.

Moins brutal en dessin qu'en peinture, son style reste ce qu'il est : puissant d'énergies... j'allais dire colorées, qui « racontent » des événements plus que des rêves.

Monique MARTIN qui, elle, dessine comme elle respire. Ses lavis et ses dessins se valent. Le tout est de la plus haute qualité plastique.

Enfin, Paul VAN THIENEN montre quelques très belles marines qui suggèrent, au contraire de Somville, la rêverie devant l'infini des eaux et du ciel. Admirablement évocateur des grands spectacles qu'offre la mer, ses dessins sont moins révolutionnaires que délectables, dans l'ouverture de la communication la plus large.

Nous espérons avoir prochainement l'occasion de parler plus longuement de ces trois personnalités artistiques que nous n'avons pu interviewer durant l'exposition du « Dessin en Brabant ».

Cotisations pour 1966 : 100 F

Pour ceux de nos membres qui auraient omis de songer au renouvellement de leur cotisation pour 1966, rappelons qu'ils peuvent encore verser la somme de 100 F (pour l'étranger : 120 F) ou de 160 F (pour l'étranger : 190 F) pour une édition — française ou néerlandaise — ou les deux éditions de la « Revue Brabant », au C.C.P. n° 3857.76 de la Fédération Touristique du Brabant, pour qu'il n'y ait aucune interruption dans leur abonnement, celui-ci prenant toujours cours au 1^{er} janvier.

Le prochain numéro
de la « Revue BRABANT »
— NOUVELLE FORMULE —
sortira de presse
le 15 mars

Manifestations touristiques ou folkloriques

JANVIER

- 15 LOUVAIN : Grandes Fêtes de Nouvel An (jusqu'au 27 février).
30 GAMMERAGES (Galmaarden) : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul. La coutume remonte à l'année 1382. La manifestation marquant la conversion de saint Paul est très suivie par les amateurs de « Pauwelsbroodjes ».

FEVRIER

- 2 LOUVAIN : Fête patronale de l'Université. Messe solennelle en l'Eglise Saint-Pierre. Cortège.
22 LOUVAIN : Carnaval des étudiants.
23 DIEST : Première grande Foire aux chevaux et Foire commerciale.

- 27 NIVELLES : Cortège carnavalesque et sortie des Géants.

MARS

- 5 BRUXELLES : Palais du Centenaire : Bal des Ailes.
13 BRUXELLES (Eglise de la Chapelle) : Pèlerinage à Saint-Christophe. Bénédiction des véhicules et spécialement des autocars.
19 LOUVAIN : Pèlerinage à la Chapelle de Saint-Joseph (jusqu'au fin mars).
19 BRUXELLES : Palais du Centenaire : Bal de l'Ecole Royale Militaire.
20 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.
20 HAL : Cortège carnavalesque.
20 WAVRE : Cortège carnavalesque.

Les expositions

jusqu'au 23 janvier :

BRUXELLES : Palais du Centenaire : « Salon de l'automobile ».

jusqu'au 25 janvier :

BRUXELLES : Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue St-Jean, Bruxelles 1 : « Patrimoine artistique de la Province et Dessins de Ch. Counhaye ».

BRUXELLES : Galerie Isy Brachot, 62a, avenue Louise : « James Ensor dans les collections privées ».

jusqu'au 31 janvier :

BRUXELLES : Palais Royal : « Léopold 1er et son Règne » : Tous les jours, sauf le samedi, de 10 à 17 heures.

jusqu'au 6 février :

BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts : « Art d'aujourd'hui en Belgique ».

BRUXELLES : Musées Royaux d'Art et d'Histoire : « Acquisitions 1965 ».

jusqu'au 27 février :

BRUXELLES : Musée d'Art Moderne : « Tradition et Création ».

du 27 janvier au 12 février :

BRUXELLES : Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue St-Jean, Bruxelles 1 : « Gildo Bartocci : céramique ».

du 13 au 20 février :

BRUXELLES : Palais du Centenaire : Semaine internationale de l'Agriculture.

du 16 au 28 février :

BRUXELLES : Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue St-Jean, Bruxelles 1 : « Gravures : Equipe E ».

du 3 au 16 mars :

BRUXELLES : Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue St-Jean, Bruxelles 1 : Les tapisseries de Anne Deglain ».

du 12 au 20 mars :

BRUXELLES : Palais du Centenaire : « Salon des Vacances ».

du 10 mars au 10 avril :

BRUXELLES : Hôtel Charlier : Rétrospective Amedée Lynen. (Le 20 mars à 10 h 30, causerie par Victor Boin).